

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## ABONNEMENT.

A QUEBEC :  
12 mois, 10s.  
6 " 5s.  
3 " 2s-6d.  
payable d'avance.

## ABONNEMENT.

A LA CAMPAGNE :  
12 mois, 7s-6d.  
outre les frais de  
Poste.  
payable d'avance.

# L'ORDRE SOCIAL.

JOURNAL POLITIQUE, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, AGRICOLE ET DE TEMPERANCE.

C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde.—*Ryancey*

BUREAU DE REDACTION, }  
No. 5, Rue des Jardins. }

QUEBEC, JEUDI, 12 DECEMBRE, 1850.

BUREAU DE REDACTION }  
No 5, Rue des Jardins }

## SOMMAIRE DE CE NUMÉRO.

**Littérature.**—La Langue, satire, par Augier—**Morale.**—Oeuvres posthume de Simon de Nantua (suite.)—**Études Historiques.**—Souvenirs et impressions de voyage, par le vicomte Walsh, (suite.)—La peau d'Ours, souvenirs des bords de la Sabine, ( fin. )—**Chronique Politique.**—Nouvelles locales ; faits divers, &c., &c.

## LITTÉRATURE.

## La Langue.

## SATIRE.

Jeune homme embarrassé par le choix d'un état.  
Qui ne te sens pas né poète ni soldat,  
Montre ta langue. Elle est encore un peu dodue,  
Mais propre à s'affiler pourtant et bien pendue.  
Est-elle infatigable, et, sans trop saliver,  
Pendant une heure ou deux peut-elle invectiver ?  
Fais ton droit, mon garçon, c'est l'art par excellence ;

Du juste et de l'injuste apprends la ressemblance ;  
Observe par quels traits ces frères ennemis  
Ont un air de famille où le doute est permis,  
Et par quelle couleur adroite on en peut faire  
Des Ménechmes complets en qui rien ne diffère,  
Si bien que le bon sens les voyant tous les deux  
Si semblables, s'étonne et se frotte les yeux.  
Il y faut bien sans doute un peu de tricherie ;  
Mais tu possèderas bientôt cette industrie,  
Car l'étude du droit pour qui n'est pas niais,  
C'est, sans vain jeu de mots, l'étude du biais.  
Deux routes au barreau devant toi se présentent :  
L'ancienne, que beaucoup même aujourd'hui fré-

quentent.  
Où l'on va lentement, d'un pas toujours égal,  
Et qui ne mène à rien, qu'au respect général.  
Ses voyageurs, sans faste et sans impatience,  
Amis de leur état et de leur conscience,  
Maintiennent leur devise au milieu des abus,  
Et songent qu'elle porte avant tout : *vir probus*.  
Leur mission est belle et pleine de clémence ;  
D'autres cherchent le crime, ils cherchent l'innocence ;

Et quand le criminel doit être châtié,  
Leur voix à la vengeance oppose la pitié.

En matière moins haute, ils bornent leur office  
À mettre en bon accord les lois et la justice,  
Et dans les cas douteux, même pour l'équité,  
À constater les droits d'un et d'autre côté.

Dans le respect public par leur dignité probe

A l'hermine du juge ils égalent leur robe ;  
J'en connais, et beaucoup, pour l'honneur de ce  
temps.

Mais leurs triomphes sont rarement éclatants ;  
Ils n'en récoltent rien qu'une vaine fumée,  
Plus vaine que jamais, de bonne renommée.  
Laisse les vieux chemins à ces faibles cerveaux,  
Et d'un cœur intrépide entre dans les nouveaux.

Mais je dois t'avertir que si tu t'y hasardes,  
Il faut soigneusement te tenir sur tes gardes :  
La jeune conscience a le port ombrageux.  
Et se cabre aux détours des sentiers tortueux.  
Serre-lui donc la bride aux plus légers symptômes,  
Tâtonne et la contrains à flâner ses sentimens.

Prends toute cause en main, sans pudeur ni dégoût,  
La bonne s'il le faut, la mauvaise surtout.  
Défends avec l'élan et la foi nécessaires  
Voleurs et recéleurs, assassins et faussaires.  
Ce n'est pas lucratif et ton temps y périt ;  
Mais ne regrette rien : cela fausse l'esprit.  
Dans ce siècle où l'envie à l'intrigue s'accouple,  
Quand on n'est pas très-fort, il faut être très-souple ;  
Or, rien ne reste droit sans un peu de raideur  
Et l'esprit comme l'âme est sujet à pudeur.

Dédaignait-toi donc vite et ne plains pas ta peine ;  
Une fois délégué, tu vas changer d'arène,  
Et lui-sant à l'ardeur des petits débutants  
L'innocence en danger de tous les chenapants ;  
Tu vas te consacrer aux causes scandaleuses.

Ah ! ah ! voici l'instant des grâces venimeuses !  
Il s'agit maintenant, sous ta robe abrité,  
De railler vaillamment un fils déshérité ;  
De cribler, sans quartier, d'épigrammes brillantes  
Les mineurs ruinés par tes belles clientes ;  
De traîner dans la boue un époux en fureur  
D'être seul incompris de son ange rêveur ;  
En un mot de salir toute partie adverse,  
Et, pour achalander ton honnête commerce,  
De bien déshonorer, insulteur breveté,  
Quiconque se fournit au bureau d'à côté.  
Bientôt chacun viendra t'acheter du scandale  
Comme des coups de poing à Messieurs de la halie,  
Promette après cela qu'un jour à ton aspect  
Le peuple tout entier se lève par respect,  
Non ; et tu pourras même en ta noble carrière  
Recevoir quelquefois du pied dans le derrière.  
Mais ce n'est qu'un moment à passer : aujourd'hui  
Les sages pour si peu ne se font pas d'ennui  
La cour suprême a mis bon ordre au vieil usage,  
Et d'un vain point d'honneur débarrassé notre âge.  
Le duel, de toutes parts traqué par les arrêts,  
Emprisonné, honni, ruiné par les frais ;

Cède au code civil son noble droit d'aînes-e,  
Et s'loigne, emmenant sa sœur la Politesse.  
Bon voyage à tous deux ! Ils étaient bien gênants.  
Nous vivrons désormais et mourrons en manants,  
Et saurons, sous l'abri d'une loi tutélaire,  
Tirer de nos affronts un honnête salaire.  
Bientôt, dans les moments de gêne, les soufflets  
Se verront recherchés à l'égal des billets,  
Et les bons ménagers inscriront dans leurs livres :  
" Sur la face aujourd'hui reçu deux mille livres."

Courage, mon garçon ! Tu vois qu'au bout de l'an  
Quatre ou cinq fluxions doubleront ton blai ;  
Et déjà riche (avec un peu de vilénie),  
Tu peux te présenter partout sans avanie.  
Car les gens mal famés ne sont pas très-mal vus  
Si d'argent et de langue ils sont d'ailleurs pourvus :  
On les craint, on les choie, on touche leur main

Tant s'est humanisée aujourd'hui la morale !  
C'est que le point d'honneur une fois supprimé,  
L'honneur, qui ne semblait d'abord pas entamé,  
Se meurt de l'excroissance énorme qu'on lui compte,  
Comme un pauvre vieillard opéré de sa loupé.  
*De profundis !* — Il fut huit cents ans, sous nos lois,  
Le magistrat des cas oubliés par les lois,  
Le punisseur hautain de toutes les bassesses,  
Le juge et le bourreau des mauvaises richesses,  
Et l'arrêt sans appel de sa bouche émané  
Faisait la solitude autour du condamné.  
La loi seule aujourd'hui régit notre grabuge,  
Et tout ce que la loi n'atteint pas est sans juge.  
Tant qu'elle ne l'a pas frappé, l'homme est intant ;  
Personne ne se croit souillé par son contact ;  
Qu'on ait menti, vendu sa parole ou sa plume,  
Tripoté dans le gaz, la rente ou la bitume,  
Qu'on ait cédé sa femme à ses supérieurs ;  
En petit comité c'est matière aux rieurs ;  
Mais quiconque dirait tout haut ce qu'on cherche,  
Se verrait aussitôt traité de bon Quichotte,  
Sans compter que la loi sur les diffamateurs,  
Des méfaits impunis protège les auteurs,  
Et le code jaloux couvrant toute lacune,  
Où sa justice faut, n'en laisse agir aucune.

Donc, mon brave, en dépit de feu *Qu'on dira-t-on*  
Fréquente insolemment et Pompée et Caton ;  
Brûle la modestie, et si quelque collègue  
Cherche un représentant, un député, qui s'ai-je !  
(L'étiquette du sac change si fréquemment,  
Que la langue peut bien fourcher en la nommant)  
Présente toi — Pompée, au nez de ses ancêtres,  
Pour les gros électeurs te donnera des lettres ;  
Caton t'embrassera s'il le fait au balcon,  
Et tous deux t'offriront la main au Rubicon.  
Une fois introduit dans ce laboratoire  
Où tout ce qu'on distille, hélas ! est de l'histoire,  
Hausse ton éloquence à ton nouvel emploi,  
Gonfle-la de mots creux et la France est à toi.

Oui, la France, entends-tu ? Cette antique patrie  
De la moëlle des ours et des lions nourrie,  
Dont le sang toujours jeune, engrais de l'avenir,  
En coulant sur le monde a su le rajeunir ;  
Qui de tant de hauts faits a rempli son histoire,  
Que dans mille ans d'ici l'on n'y voudra plus croire ;  
Elle qui tour à tour dompta le genre humain  
Et l'éclaira, le livre ou l'épée à la main,  
Plus brillante qu'Athènes et plus grande que Rome ;  
Qui pour maître devait exiger plus qu'un homme,

Elle est à toi, chétif, et tu vas l'empêcher  
Si tu peux discourir deux heures sans cracher !

Car voici revenir les jours du Bas-Empire.  
Le règne des rhéteurs est conclu : c'est le pire !  
Depuis un siècle, hélas ! nous avons tant douté,  
Tant tiré dans tout sens la pauvre vérité,  
Tant adoré d'erreurs, essayé de systèmes,  
Soulé, résolu d'insolubles problèmes,  
Nous avons tant troublé, tant bouleversé tout,  
Que rien dans notre esprit n'est demeuré debout,  
Et que les mots y vont, hurlant après des ombres,  
Comme des chiens sans maître au milieu des de-

combres.  
Place donc aux rhéteurs ! place aux fougueux tribuns  
Qu'on ne surprend jamais à bout de lieux communs,  
Dont la grande science est, en toute rencontre,  
De défendre le pour aussi bien que le contre,  
Et dont l'esprit retors, en ses jeux ma'faisants,  
Glisse comme un lézard aux fentes du bon sens.  
Au point où te voilà, tu hausserais l'épaulé  
Si je voulais encor te prescrire ton rôle ;  
Tu sais depuis longtemps que l'Opposition  
Est le meilleur parti pour ton ambition :  
Les médiocrités qui savent leur manœuvre  
Évitent avant tout de se montrer à l'œuvre :  
Car dans ce bon pays indocile au devoir,  
Où tout le monde est libre, excepté le pouvoir,  
Quiconque y met la main irrite la censure ;  
Il faut être bien grand pour donner sa mesure ;  
Et fût-on de stature au-dessus du dédain,  
A moins d'être un géant on passe pour un nain.  
Mais le rôle brillant, facile et populaire  
De blâmer ce que font les autres, sans-tien faire !  
Tranquille champion des progrès dangereux,  
On tranche à peu de frais de l'esprit généreux ;  
Et dans un pays plein d'envie et de confiances,  
On met de son côté toutes les espérances.

En avant, mon garçon, et d'un geste indigné  
Objurque le pouvoir à tes cris résigné :

" Tyran, pourquoi pleut-il ! Pour nourrir tes luzernes !  
Pourquoi ne pleut-il pas ? Pour sécher nos citernes !  
Trois vieillards ont été mordus hier par des chiens :  
" Quand aura-t-on souci des jours des citoyens !  
" — La lune nous insulte ! elle nous fait les cornes :  
" Aux armes ! tu te tais, lâche, tu la flagornes !  
" — Je denonce au pays les fureurs du conseil :  
" Il expose l'armée à des coups de soleil !  
" — Comment donc ! non content d'abattre beau-  
coup d'ornes,  
" Le roi ne me fait pas ministre ? Des réformes !  
" A table, citoyens ! Nous allons boire un coup  
" Au progrès des l'idée et pérorer beaucoup.  
" Ne craignez rien, bourgeois ennemis des sinistres :  
" Il s'agit seulement de changer les ministres."

Mais où tu croyais ouvrir qu'un courant d'air,  
Le tonnerre est entré : tu n'a pas vu l'éclair.  
Tout croule, tout s'abîme, et voilà l'anarchie !  
A quoi tenais-tu donc, ô vieille monarchie !  
Seule une veuve auguste, incorruptible deuil !  
Ses enfants à la main a paru sur ton seuil.  
Combats à ses côtés, bavard, et quo ta langue  
Prononce dans la vie une utile harangue !  
Une voix peut dompter le tumulte indécis ;  
C'est un beau rôle à prendre, et si tu réussis...

Mais non ! des nouveaux rois voici passer la liste ;  
Rengaine ton discours et le mets à la piste  
Quant on peut être pape, au diable l'évêché !  
Dépêche-toi : le trône est au premier perché,  
Escalade, retomba et reviens à la charge ;  
Parbleu ! pour un de plus, la place est assez large !

Eh bien ! mon brave, es-tu satisfait cette fois ?  
Victoire ! te voilà grimpé sur le pavois !  
Mais le pavois n'est plus en ce temps de tourmente  
Qu'un couvercle tremblant de marmite écumante ;  
Il va sauter sous toi, si tu n'éteins le feu ;  
On te l'avait bien dit que c'est un vilain jeu !  
La flamme, par tes mains éveillée, est grande ;  
De proche en proche elle est devenue incendie.  
Vois-tu Raspail, Blanqui, Louis Blanc et Proudhon  
A ton feu de copeaux allumer leur brandon ?  
Entend-les tous souffler au monde leur menace,  
Ceux qui veulent changer la pauvreté de place,  
Ceux qui veulent servir Platon par Guillotin,  
Ceux qui ne savent pas ce qu'ils veulent enfin !  
Ecoute sous tes pieds, bel allumeur deaille.  
Bouillir tout ce qui souffre et tout ce qui travaille.  
Les brutes et les fous, les pauvres, les bandits,  
Les bons et les mauvais, le bouge et le taudis.

Lâche sur le brasier ton robinet d'eau tiède :  
Asperse tardive ! inutile remède !  
Le trouble te reprend ce qu'il t'avait conquis ;  
Ton heure est arrivée : allons, saute marquis !  
Ton règne n'aura pas été long, mais l'histoire  
L'a cependant inscrit au livre expiratoire.  
Ta chute servira de juge à la grandeur,  
Et de l'enseignement s'étendant la profondeur,  
Nos arrière-neveux... Mais hélas ! quel exemple  
Profitera jamais à l'œil qui le contemple ?  
Nos arrière-neveux, oubliant les dégâts,  
Pour régner comme toi se feront avocats.

Laroché-Sanglars octobre 1850.

Huile AUGIER. (Constitutionnel.)

### MORALE.

#### ŒUVRES POSTHUMES DE SIMON DE NANTUA,

recueillies

PAR SON ANCIEN COMPAGNON DE VOYAGE ;

LA BONTÉ DE SIMON DE NANTUA.

(Suite.)

Je connais, ami lecteur, deux choses que les riches ne peuvent pas acheter avec de l'or, et qui font la richesse, ou du moins la consolation du pauvre, quand il sait les mériter ; ces deux choses sont : l'estime et l'affection des gens de bien. Ayant eu le désir de me procurer ce fonds précieux, j'ai recherché avec soin les moyens de l'acquérir, et je suis parvenu à reconnaître que la sagesse attire l'estime, mais qu'elle ne suffit pas seule pour concilier l'affection. Celle-ci, à ce qu'il m'a paru, ne s'accordent qu'à la bonté : car on n'aime bien et longtemps que ceux qui sont capables de le rendre ; et pour être capable d'aimer, il faut être bon. Il y a gros à parier qu'un homme qui n'a pas d'amis n'a lui-même aimé personne, et que son cœur n'a pu répon-

dre à son cœur sec et insensible : car on ne saurait vous serrer la main, quand vous ne présentez qu'un doigt ; si la greffe est desséchée, l'arbre ne lui donnera pas de sève, et ne s'attachera point à elle ; et pour coller solidement, il faut enduire les deux pièces.

Tout en faisant ces réflexions, je suis descendu au fond de moi-même, afin d'examiner si j'avais de quoi me faire des amis, et surtout les conserver. Il m'a semblé qu'au total j'étais un assez bon diable, malgré ma part de défauts ; et cela m'a couré une grande joie, de sentir que je voulais du bien à autrui, et que je ne voulais de mal à personne, que j'avais de l'affection dans le cœur, et qu'ainsi je pouvais compter sur le bonheur d'être aimé. Cet examen, en même temps, m'a procuré l'avantage de me faire découvrir quelques travers à corriger, de dérouler devant mes yeux une série de devoirs très-doux, et de mieux développer en moi les bons sentiments que j'ai pu y trouver. Quand on fait un inventaire on se débarrasse des ordures, et l'on règle pour le mieux l'emploi de ce qui peut servir.

Peut-être me saurez-vous gré de vous mettre dans la confidence de mes découvertes. Si elles vous sont utiles, je ne vous en demande pas d'autre prix que d'augmenter le nombre des honnêtes gens dont l'affection et l'estime sont pour moi le plus précieux de tous les biens.

La première réponse de mon cœur, quand je l'ai interrogé sur ces devoirs, en même temps que sur ses affections, a été celle-ci : *Ton père et ta mère !* J'ai senti que ces mots le faisaient battre fort, et j'ai été content. Oui, oui, me suis-je dit, il y a là dedans tout ce qu'il faut : respect, reconnaissance, amour et confiance. Oh ! Simon, tu ne peux oublier jamais ce que tu leur dois : le bienfait de la vie, les soins donnés à ton enfance ; les sollicitudes, les fatigues, les veilles de celle qui t'a mis au monde et nourri de son lait ; l'indulgence, le zèle de celui qui a travaillé pour t'élever et pour préparer ton avenir ; l'éducation que tu as reçue de lui, et les exemples qu'il t'a offerts. Oh ! Simon, tu te souviendra toujours qu'il y a dans ces mots, *piété filiale*, quelque chose qui indique que ton père et ta mère représentent Dieu sur la terre, et qu'il faut les honorer, les servir, leur obéir. Ils deviendront vieux, infirmes ; alors tu veilleras sur eux, tu les soulageras, tu travailleras à ton tour pour fournir à leurs besoins. Eussent-ils des défauts, tu ne les verrais pas ; et si d'autres s'en avisaient, tu saurais les excuser, tu attirerais sur eux le respect, en te rendant toi-même juste et respectable ; car le fils vertueux est un voile jeté sur la nudité du père, un bouclier qui protège la faiblesse de la mère. Quand le fleuve coule bien transparent et pur sur les beaux cailloux polis, il fait honneur à la source et l'on ne s'enquiert pas si elle fut claire ou trouble.

Rappelle-toi, Simon, me dis-je encore, que tu es fait autrefois quelques sots rêves d'ambition ; si le hasard réalisait une de ces folies, et te donnait un jour une condition plus brillante, songe alors qu'elle doit te servir à mieux honorer ton père, et non point à rougir de lui. Les fils qui rougit de l'humilité de ses parents se déshonore soi-même : car il se proclame ingrat, orgueilleux, indigne d'une meilleure fortune ; et cela sans y rien gagner, car au moment où l'annon veut se donner des airs de poulain, on l'attrape par les oreilles, et on remet sur son dos le bat qu'il est pour porter.

Quelque bien qui nous arrive, soyons fiers d'en faire hommage à ceux sans qui nous ne serions rien et ne pourrions rien posséder. Méritons surtout leur bénédiction ; car celui qui n'a pas la bénédiction de ses parents ne doit point espérer la faveur du ciel, ni l'aide de la terre. Le fils ingrat, le fils impie est rejeté comme un insensé incurable, comme un être monstrueux. Malheur à lui, s'il devient père à son tour ! sa vieillesse n'ose réclamer des droits qu'il a méconnus ; les respects de ses enfants sont rougis de remords son front blanchi ; et lui-même il n'ose bénir sa propre postérité, de crainte de lui porter malheur. Oh ! Simon, félicite-toi : tu te sens heureux d'être, tu as sans doute été *bon fils* !

Il est un bonheur dont j'ai souvent regretté d'être privé, c'est d'avoir un frère ou une sœur, ou mieux, tous les deux ensemble. Je crois que je les eusse aimé de bien bon cœur. Si j'avais été l'aîné, je sens que je me serais fait un devoir, et en même temps un grand plaisir, d'être pour eux comme un second père, de les aider, de les protéger, de partager tout avec eux, et de leur offrir bon exemple. Si je m'étais trouvé le plus jeune, et qu'ils m'eussent donné des soins, la reconnaissance eût encore ajouté à mon affection. Ah ! nous aurions été forts contre les événements ; car des frères unis entre eux forment un faisceau qui peut résister aux efforts les plus puissants. La famille eût prospéré, car, en travaillant de concert, deux font plus que quatre qui travaillent isolément. Si un bras ne veut pas aider l'autre, on ne fait que de pauvre besogne ; et quand une de nos deux jambes se refuse à marcher, l'autre ne va pas loin à cloche-pied. Voyez l'édifice construit par une fourmilière où toutes les fourmis s'entendent et agissent en commun ; c'est un travail prodigieux ! Mais dispersez la famille, et vous verrez le peu que pourra chaque membre en particulier.

Souvenez-vous de ces vérités, vous qui jouissez de ce bonheur que je n'ai pas connu ; et songez qu'il est ainsi, parce que Dieu bénit l'union et l'affection entre frères. Ce sentiment, qui commence presque avec la vie, est un de ceux qui doivent passer avant tous les autres, et survivre à la plupart, s'il n'est pas rompu violemment par quelque vice de caractère ou par de funestes dissensions. Et même dans ce dernier cas, mes amis, il reste encore un lien, ce lien du sang, qui n'est pas un vain mot, que rien ne saurait briser, et qui peut se resserrer tôt ou tard. J'ai vu plus d'un exemple de rapprochements opérés par lui. Que deux frères désunis se retrouvent après de longues discordes, il y a une force intérieure qui les pousse l'un vers l'autre ; et si l'un d'eux ouvre involontairement les bras, l'autre s'y précipite, et leurs deux cœurs sont rapprochés. Eh ; comment résisteraient-ils aux souvenirs de leur enfance, qui se pressent en foule dans leur esprit ? Et les jeux du premier âge, qu'ils ont partagés, et le toit paternel, et les caresses d'une mère, qu'ils recevaient ensemble, et l'indulgence d'un père qui a si souvent pardonné, qui a oublié tant de fautes ! A moins que le cœur ne soit bien profondément ulcéré, ou complètement pervers, comment toutes ces pensées ne le feraient-elles pas battre avec chaleur et n'y réveilleraient-elles pas les premières affections qu'il a senties ? Un accident, un effort ou un obstacle peuvent diviser quelque temps les eaux d'un ruisseau ; mais aussitôt qu'elles sont libres, leur pente les entraîne, et elles retournent couler ensemble.

J'ai d'autant plus de foi dans le pouvoir de ce lien

du sang, que j'on ai ressenti l'influence pour des parents moins proches que des frères, et que je connaissais à peine. Ce titre seul de *parent* me semblait leur donner des droits à mon intérêt ; et j'ai cru leur devoir, au besoin, plus particulièrement aide et assistance. Car, dans une famille, si le malheur d'un membre a des causes honteuses, il fait rougir tous les autres ; et s'il ne vient pas de sa faute, ce malheur est un reproche pour tous et accue leur insensibilité. Ainsi Dieu a tout ordonné si merveilleusement, que notre bien et notre prospérité sont toujours liés à l'accomplissement de nos devoirs ; et il y va de notre propre bonheur à être *bon frère* et *bon parent*.

Si je n'ai pas eu de frère ni de sœur, j'ai eu, Dieu merci, des amis ; et ici je puis parler, du moins, d'après ma propre expérience.

Il faut songer à trois choses quand on veut se lier d'amitié :

La première, qu'un homme vicieux ne saurait être ami sincère ; car un sentiment généreux et pur n'habite qu'en une âme honnête. Croire à l'amitié du vice, c'est se laisser prendre en un piège ; car le renard ne se fait l'ami du pauvre innocent lapin, que pour découvrir son terrier. Rechercher l'amitié du vice, c'est courir la chance de la contagion ; car le chien qui haute le loup finit par devenir farouche.

La seconde chose, c'est qu'entre amis on est toujours quitte, et on ne l'est jamais. Quand un homme vous a obligé, si vous lui rendez service pour service, vous pensez vous acquitter ; il y aurait pourtant encore quelque chose à faire, car c'est lui le premier qui vous a été utile alors qu'il ne vous devait rien, et il ne serait pas mal que vous puissiez prendre, à votre tour, envers lui l'initiative. C'est ainsi du moins que je comprends le devoir de la reconnaissance entre tous les hommes ; mais entre amis, c'est mieux que cela : les bons offices ne se comptent pas ; les circonstances en décident : plus heureux celui qui peut le plus ! Obliger sans exiger, et surtout sans le faire sentir, c'est ce dont il faut être capable, si l'on veut trouver aussi des amis dévoués.

Pour la troisième chose, mon cher lecteur, la voici : celui qui vous cache sa pensée, celui qui sait flatter, et qui ne sait pas pardonner, celui-là n'est pas votre ami ; car l'amitié véritable pense tout haut, parle toujours vrai, et ne garde jamais rancune.

C'est à ces traits que vous pouvez juger de l'amitié des autres et apprécier aussi vous-même celle que vous avez dans le cœur. Et prenez bien garde surtout de vous méprendre sur un point : voyez bien si l'intérêt ou la vanité ne sont pour rien dans l'espèce de sentiment que vous croyez éprouver ; car il y a bassesse et honte à ne rechercher un ami que pour en tirer des services, et d'un autre côté, il y a chance de ruine ou d'humiliation à se lier par vanité avec gens plus huppés que soi. Le gui n'est pas l'ami du chêne, mais seulement un parasite qui s'accroche à lui et vit de sa substance ; le pauvre caniche qu'on élevoit dans la loge d'un lion, et qui dînait avec lui, était si peu son ami, qu'il n'avait qu'une part bien mince du repas de son puissant seigneur, et qu'en attendant le dîner, un beau jour le lion le croqua.

Évitons donc ces écueils, et pour bien jouir des douceurs d'un si noble sentiment, choisissons nos amitiés, et montrons-nous *bons amis*.

Il y a certainement dans le monde moins d'éléphants que de fourmis, c'est-à-dire qu'en somme les petits y sont plus nombreux que les grands, ou, en d'autres termes encore, que le nombre des serviteurs surpasse de beaucoup celui des maîtres. Puisque la chose est ainsi, et qu'on n'y peut rien changer, il me semble que le mieux à faire est de prendre chacun son parti, de s'accommoder sagement à sa condition, et de vivre en bonne harmonie.

J'ai entendu maintes fois des maîtres se plaindre de leurs serviteurs, et je dois avouer que trop souvent ils avaient raison ; mais j'ai vu souvent aussi qu'ils avaient leur part de torts ; et, dans ce cas, je leur aurais dit : Vous voilà bien mécontents de ces gens qui vous servent ; mais qu'avez-vous fait, je vous prie, pour les engager à vous mieux servir ? Avez-vous été toujours bien justes envers eux ? N'avez-vous rien exigé qui excédât leurs forces, ou qui pût les humilier ? Avez-vous convenablement payé leurs services ? Ne les avez-vous point traités avec mépris ou dureté ? Et si, dans quelque malheur, ils ont eu besoin de votre appui, leur avez-vous accordé secours et protection ? N'ont-ils pu jamais s'autoriser de votre exemple pour manquer d'activité, de zèle, et même de probité ? Le maître infidèle à ses devoirs court risque de ne pas trouver des serviteurs bien fidèles. Je me suis fait très-peu servir, dans le cours de ma vie ; trouvant plus prompt et commode de faire toute ma besogne moi-même, je n'ai jamais eu trop affaire à valets, apprentis ou commis. Mais j'avais du moins mon cheval dont je n'aurais pas pu ne pas me passer ; et je puis dire qu'après le travail il ne manquait point d'avoine, que son fardeau n'allait jamais au delà de ce qu'il pouvait raisonnablement porter, et que, quand je l'ai vu fatigué, j'ai su lui donner du repos. Or, je n'y perdais rien, vraiment, car son zèle et son ardeur me payaient amplement de tout cela ; et ce qui me charmait encore plus, c'était l'attachement pour moi de ce bon animal : il répondait à ma voix, et on eût dit qu'il fût heureux d'obéir même à mon geste. Quand, pour passer un ruisseau ou quelque marais fangeux, je montais un moment sur les paniers qu'il portait, il en hennissait de plaisir, et en paraissait tout glorieux, quoique assurément cela ne diminuât pas la charge. Je doute fort que le fouet ou le bâton l'eussent aussi bien disposé à me servir, que le faisaient mes bons traitements. Toujours est-il que ce brave compagnon et moi, nous avons constamment vécu en parfaite intelligence.

Mais vous, qui avez pour serviteurs des créatures de votre espèce, désirez-vous être servis avec zèle et dévouement ? voulez-vous vous faire aimer, obéir et respecter ? tâchez de bien comprendre ce que je vais vous dire : Les mains ne sont pas de bonne besogne et se reposent souvent, quand elles n'ont pour maître qu'un pauvre cerveau ; celui qui travaille jour et nuit ne fait plus sa tâche qu'en dormant, et s'en acquitte tout de travers ; quand la roue a fait un voyage, il importe de la graisser avant de se remettre en route ; si votre monture va bien, ne lui faites pas sentir l'éperon, car au lieu d'aller plus vite elle s'arrêtera pour ruer. Tout cela signifie, en deux mots : Soyez ferme, juste et doux, c'est le moyen d'être un bon maître.

(A Continuer)

## ETUDES HISTORIQUES.

### SOUVENIRS et IMPRESSIONS DE VOYAGE,

par  
le Vicomte Walsh.

(Suite.)

LE CURÉ MÉDECIN.

M. Gervais et l'abbé Cervon prirent le curé à part et lui expliquèrent quel était l'état de la malade, et l'intérêt que l'on prenait à elle. D'après ces explications, il fut convenu que le lendemain la mère de Marie quitterait l'hôtel de la Croix-Verte et viendrait s'établir à l'espèce d'hospice bâti à côté de la cure. " Et ! mon Dieu, dit le prêtre, j'ai là plusieurs affligés comme elle ! L'aliénation est la maladie des temps pareils aux nôtres. Quand le délire de l'orgueil prend aux nations, tant d'angoisses déchirent les cœurs, tant d'inquiétudes agitent et tourmentent les esprits, qu'il est ordinaire de voir de fortes têtes laisser échapper la raison que Dieu leur avait donnée à pleines mains."

Causant ainsi, on était sorti du salon, et après avoir fait le tour du petit enclos, on était venu s'asseoir sur un banc du jardin. Le soir était d'une merveilleuse douceur, et toutes les feuilles frémissaient comme de plaisir à la petite brise qui venait de s'élever après l'accablante chaleur du jour. Sur un fond teint encore des pourpres du couchant, se dessinaient en silhouette de clochetons, les arc-boutants, les gargouilles et la tour de l'église. A travers toutes les découpures des galeries, on apercevait en clair ce qui restait de lumineux dans le ciel.

Georges qui se connaissait en architecture et qui aimait de passion tout ce qui avait été consacré par la religion et le temps, ne pouvait détacher ses regards de dessus l'église, dont toutes les formes et les bizarreries gothiques tranchaient si bien sur les nuées empourprées de l'occident.

" Vous admirez mon église, dit le curé au jeune homme ; elle est bien belle aussi à l'intérieur, et je serai heureux de vous y conduire.

— D'après ce que je viens de remarquer, je crois qu'elle date du quinzième siècle.

— Oh ! de bien plus loin ! répondit avec une sorte d'orgueil le prêtre, qui avait identifié tout son être avec la maison de Dieu ; elle remonte à l'an 1000. Ce qui fait que vous la rajeunissez, Monsieur, ce sont tous ces ornements du genre flamboyant, mais ils ne sont venus égayer sa sévère architecture primitive que sous le règne de saint Louis. Un des seigneurs de cette paroisse était chambellan du saint roi, et pendant que son royal maître bâtissait la sainte chapelle de Paris, lui, embellissait cette église, où son père et sa mère étaient enterrés. J'ai la preuve que le sanctuaire et la nef datent de l'an 1000, et vous la retrouverez vous-même dans les fenêtres et les voûtes à plein cintre.

— Un grand nombre de nos églises remontent à cette époque.

— Oui, répondit le curé : dans les années 997, 998 et 999, le monde chrétien était parcouru en

tous sens par de saints anachorètes qui s'étaient arrachés à la paix de leur solitude pour prophétiser aux peuples la fin du monde, qu'ils croyaient proche. Ces pieux et simples solitaires s'en allaient criant : MALHEUR ! MALHEUR ! *Voici venir la fin des temps ! les mille années vont être révolues tout à l'heure. L'avènement du Fils de l'homme sera demain ! faites pénitence, prosternez-vous, priez, pleurez et couvrez-vous de cendre...*

Et quand ces grandes voix retentissaient, les habitants des villes et de cités, des bourgs et des hameaux étaient tout à coup saisis de crainte et de tremblement, car ils étaient convaincus que ce n'était pas sans mission, que ces fils inspirés du désert étaient sortis de leurs retraites pour annoncer la fin du monde. Devant leurs paroles, tout plaisir et toute joie se taisaient ; les populations restaient muettes et consternées sur leur passage, et ce n'était pas seulement le menu peuple, papes et empereurs, rois, princes, magistrats, chevaliers, grandes dames et villageoises, tous n'avaient qu'une pensée, celle de fléchir le ciel et de se le rendre favorable au grand jour du jugement dernier.

En ce temps-là, en 999, cette croyance de la prochaine fin du monde était si générale, et les nations si convaincues que le bouleversement du globe était imminent et que les étoiles vacillantes allaient tomber du firmament pour embraser la terre, que les hommes ne se donnaient plus la peine de se bâtir des demeures, prévoyant déjà la destruction de l'univers.

Oh ! il faudrait avoir la foi vive de nos pères, pour se faire une idée de l'anxiété et des angoisses qu'hommes et femmes, enfants et vieillards, maîtres et serviteurs, forts et faibles, grands et petits, éprouvèrent quand la dernière heure de l'an 999 fut près de finir !... quand la première heure de l'an 1000 fut au moment de commencer."

Alors dans toutes les villes, c'était déjà comme le silence des tombeaux. Toute affaire humaine avait cessé ; l'ambition était à bout de des rêves ; les rois, les conquérants suspendaient leurs batailles, arrêtaient leurs guerres ; les haines, les vengeances s'éteignaient... ; la terre ne respirait plus, comme un coupable dans l'attente de la sentence qui va sortir de la bouche du juge.

Enfin ! la dernière heure des mille années révolues depuis la naissance du Christ sonna ! Et la terrible trompette de l'archange du dernier jugement ne s'y mêla pas ; et la terre ne trembla pas ; et le craquement de la grande machine ne se fit point entendre ; et les étoiles ne tombèrent point du ciel ; et le premier soleil de L'AN MIL UN se leva comme à l'ordinaire : car Dieu permettait encore au temps de poursuivre son cours. Et les prophètes, qui étaient venus dire aux hommes que notre monde allait disparaître comme la tente voyageur, que la tempête arrache des sables et emporte dans l'air, s'étaient trompés.

L'heure suprême qui viendra, n'était pas venue. Alors comme aujourd'hui, continua le curé, qui s'inspirait de l'intérêt que l'on prenait à l'écouter, alors comme aujourd'hui, les hommes, comme de grands enfants, passaient rapidement de la tristesse à la joie, de la crainte à la sécurité, de la pénitence à la dissipation ; aussi, quand ils eurent acquis la conviction que le monde allait continuer comme par le passé, il y eut un délire général. Mais ce délire ne fut pas stérile comme il le serait de nos jours ; dans l'ivresse de la joie que ressentirent les

chrétiens d'alors, il y eut un vif sentiment de gratitude. Les populations, les nations entières coururent aux temples pour remercier Dieu, et dans leur reconnaissance ne trouveraient point assez d'autels ; c'est de ce besoin, c'est de cette époque de l'an 1001, que date mon église et beaucoup de celles qui existent aujourd'hui.

La génération se releva subitement comme échappée tout entière à la destruction, et dans un mouvement d'actions de grâces, on la vit se précipiter dans les sanctuaires et embrasser les autels. Ce sentiment religieux porta ses fruits, les rois et les hommes puissants l'avaient partagé, ils donnèrent l'exemple ; du nord au midi, des frontières de la Germanie aux côtes de l'Océan, on vit s'élever en foule des édifices consacrés au service de Dieu : c'était comme un bail nouveau passé entre le ciel et la terre, c'était à qui se surpasserait dans cette lutte pieuse, et pour me servir de l'expression singulière mais énergique d'un témoin oculaire : *on eût dit que le monde, en s'agitant, eût rejeté son vieux vêtement, pour se couvrir d'un blanc manteau d'église.*"

#### LA PRIÈRE DES FOUS.

Le curé avait à peine fini de parler, que le silence de la soirée fut interrompu par le bruit d'une petite cloche... " Ah ! dit l'abbé Cervon, c'est la prière du soir de vos malades ; nous vous rendons toute votre liberté..."

— J'ai été forcé de séparer la prière du soir en deux : les malades ordinaires viennent les premiers, et puis, quand ils se sont retirés, c'est le tour de mes pauvres aliénés. Car parmi eux il y en a qui ne peuvent s'astreindre à prier par la voix du prêtre, ils veulent aussi parler à Dieu à haute voix. Et je vous assure que bien souvent il sort de leurs cœurs de bien sublimes dans ; ces êtres qui n'ont plus d'idées saines pour les choses d'ici-bas, en ont parfois de bien grandes des choses invisibles d'en haut ! de ces lyres brisées, il s'échappe encore de beaux sons !"

Les deux jeunes gens demandèrent si les étrangers pouvaient assister à cette prière ?... " Quelquefois, répondit le prêtre, j'admets dans une tribune voilée les amis et les parents des infortunés qui sont confiés à mes soins ; et si vous voulez me suivre, vous priez avec nous et pour nous."

M. Gervais et l'abbé Cervon avaient partagé le désir d'Amédée et de Georges, et ils vinrent à la petite chapelle de l'hospice avec eux.

Il était neuf heures du soir, quand ils prirent place dans une tribune voilée d'une double gaze verte tendue. Quelques minutes après ils entendirent du bruit dans un escalier de bois, c'était les aliénés qui descendaient à la prière. La porte de la chapelle s'ouvrit, huit femmes, conduites par une religieuse vêtue de bleu et de noir, allèrent s'agenouiller dans une tribune à gauche. Du fond de la chapelle jusqu'à la balustrade, en face de l'autel, régnait une cloison élevée entre la galerie des hommes et celles des pauvres folles... Quelques minutes plus tard, la porte se rouvrit, et cinq hommes, conduits par un frère de Saint-Jean-de-Dieu, arrivèrent dans la tribune de droite. Alors l'orgue fit entendre un prélude grave et doux à la prière... ; et ces êtres, dont la plupart, en entrant dans le saint lieu, y avaient apporté un air distraité, devinrent tout à coup recueillis, et un de ces hommes tout à haute voix : *Silence, voici Dieu qui parle !*

Peu à peu les son harmonieux s'affaiblirent et finirent par se fondre, par mourir dans le silence ; à cet instant la voix du prêtre s'éleva et dit la prière du soir. Un peu avant le *Sub tuum presidium confugiunt, sancta Dei genitrix*, l'orgue recommença, et jamais sons plus expressifs, plus touchants, plus allant à l'âme, n'avaient retenti sous les voûtes du petit oratoire. C'était un jeune frère de Saint-Jean-de-Dieu qui le touchait, et sous ses doigts ont eût dit des soupirs, des plaintes, puis des élans d'espérance et des chants d'amour. Ce musicien, que la nature avait fait, avait été fou lui-même ; pendant plusieurs années, il avait été renfermé à la maison des aliénés de Lyon, et c'étaient les soins des frères de la communauté qui lui avaient rendu sa raison. Il ne lui restait plus rien d'insensé dans la tête, mais en lui-même il se souvenait de ce qui lui allait à l'âme, quand la main de Dieu avait pesé sur lui, et maintenant il donnait aux autres ce qui alors lui faisait du bien. Aussi les pauvres fous et les pauvres folles comprenaient sa musique comme une langue qu'ils avaient apprise.

La prière venait de finir. Les hommes étaient sortis et déjà ils devaient être rendus à leurs chambres, car on n'entendait plus le bruit de leurs pas dans l'escalier. Sept des femmes s'étaient levées et étaient rendues auprès du bénitier de la porte, quand la religieuse qui était chargée de la surveiller s'aperçut que la huitième de ses femmes restait à genoux en face de la statue de la sainte Vierge et n'avait aucunement l'air de penser à sortir de la chapelle.

— Madame Margueritte, dit la sœur, vos compagnes vous attendent, la prière est finie.

— Chut ! chut ! ma sœur... conduisez-les au dortoir, et laissez-moi ici. La mère des affligés m'a parlé pendant que le frère Hyacinthe jouait de l'orgue. Il faut que je reste à la prier ; cette nuit elle doit me rendre mon pauvre enfant.

— Restez donc tranquille, agenouillée comme vous l'êtes à présent. Je vais conduire nos sœurs, et puis je reviendrai auprès de vous.

— Oh ! ici je n'ai pas peur d'être seule ; cette lampe qui brûle en face de l'autel, j'aime à regarder sa flamme. Elle est dans ce vase d'argent, brillante, active, comme le souvenir de mon enfant dans mon cœur ; et puis ces anges qui adorent, ils me défendraient si l'on voulait me faire du mal ; et ces saints... Elle continuait à parler, et cependant la sœur et les sept aliénées n'étaient plus dans la chapelle, elle ne s'en apercevait pas. Les voyageurs, cachés derrière le double rideau de gaze, osaient à peine respirer, de peur de troubler la pauvre mère dans la veillée d'espérance.

Georges se disait à part lui : " Quand la mère de Marie va être dans cette maison, elle y aura comme une sœur jumelle d'infortune."

La folle n'était plus à genoux, elle était allée prendre sur une crédence près de l'autel, deux vases de fleurs, et, détachant une à une les roses et les lis des bouquets, elle disait, en regardant la sainte image de la mère de l'enfant Jésus : " Tu m'as promis de me rendre mon fils — je vais te faire une belle couronne ; celle que tu as sur ton front, l'encens l'a noircie. Quand j'ai trouvé mon enfant raide et froid dans son berceau, quand je voulais mourir pour l'aller rejoindre, mes amies me disaient : Ne laissez pas le désespoir briser votre cœur. Votre fils est plus heureux que nous

toutes ici-bas, son âme est au ciel, il joue avec les chérubins et les séraphins sous les yeux de Marie. — Bonne et divine mère, je te remercie, tu vas le laisser quitter ta cour céleste, tu va lui permettre de redescendre auprès de moi. Oh ! je vais aller lui préparer son berceau, ce berceau vide que je n'osais plus regarder..."

La religieuse, qui était rentré tout doucement dans la chapelle, crut que le moment était favorable pour la faire se retirer... et continuant la pensée de la mère, elle vint à elle, et lui dit : A présent que vous avez fini et donné votre couronne, rentrez chez vous pour arranger le berceau.

— Oui, oui, répondit la pauvre folle, montons vite... Et elle se mit à marcher vers la porte, puis, quand elle en fut près, elle revint baiser les pieds de la statue, et répéta d'une voix qui alla tirer les larmes de tous les yeux qui la regardaient !

" Je vais le revoir : oh ! merci ! merci ! "

Après ces mots, tout revint silence dans la chapelle ; la religieuse emmenant l'aliénée referma la porte, et les voyageurs, les yeux humides et le cœur ému, sortirent aussi de leur tribune, admirant, bénissant cette maternité de la religion, qui comprend et qui console si bien les angoisses des mères.

Après avoir pris congé du curé, M. Gervais, l'abbé Cervon, George et Amédée reprirent le chemin de leur auberge, et pendant toute la route ne cessèrent de se raconter leur émerveillement.

Le lendemain, la mère de Marie fut amenée à l'hospice et remise entre les mains du curé. Après l'avoir examiné longtemps et avoir trouvé le moyen de la faire sortir de la taciturnité dans la quelle elle était tombée depuis sa rechute au mont Saint-Bernard, il dit à M. Gervais et à ses amis :

" La flamme peut redevenir brillante, mais la lampe est bien sèche ; le plus petit choc peut la briser.

— Penser lui dit Georges, que nous avons sa fille à lui rendre : c'est le souffle du malheur qui avait éteint la flamme, le bonheur la ranimera.

— Ce bonheur, il faut que la pauvre mère le reçoive goutte à goutte, pour ainsi dire : il faut qu'il lui vienne comme un oculiste laisse arriver la lumière aux yeux de l'homme qu'il vient d'opérer de la cataracte. J'ai tellement peur, ajouta le prêtre, de toute commotion morale pour la malade que vous m'amenez, que je voudrais que sa fille vint la trouver ici...

— Mon père l'amènera, s'écria Georges.

— S'il en peut être ainsi, je réponds bien davantage de la guérison.

— Rien ne s'opposera à ce que vous désirez, dit M. Gervais ; M. de Montmaur amènera Marie, et c'est votre main expérimentée qui versera le miel dans la coupe si longtemps remplie d'absinthe."

Dans le petit conseil des voyageurs, il fut arrêté que M. Gervais et Amédée partiraient pour la Bretagne, que Georges resterait avec M. Cervon à l'hospice de l'habile et vénérable curé, et que le partants seraient toute hâte pour revenir bientôt.

#### LE FRÈRE HYACINTHE

Pendant le temps passé à l'hospice, Georges avait de longs loisirs ; il les employait à observer, à étudier, à admirer le génie de la charité. Depuis l'aube du matin jusqu'aux ombres du soir, une surveillance toute maternelle avait sans cesse les yeux ouverts sur les neuf femmes et sur les cinq hommes confiés aux

soins du bon pasteur. Aux promenades, aux salles de travail, dans les chambres de repos, jamais les malheureux insensés n'étaient abandonnés à eux-mêmes. Une des choses qu'ils aimaient, qu'ils recherchaient le plus, c'était la musique ; et ce frère Hyacinthe, qui touchait l'orgue à la prière du soir, bien des fois dans le jour se mettait au piano, dans sa petite cellule, dont il laissait la fenêtre ou la porte ouverte, et dès que les fous et les folles entendaient ses accords, tous arrivaient s'asseoir le long du mur de sa chambre, et là, les coudes appuyés sur les genoux et la tête dans les mains, ils écoutaient avec ravissement ce qui partait de l'âme du jeune religieux pour arriver à leur âme.

Un matin, Georges entendit un des hommes qui venait d'écouter le frère Hyacinthe dire à un de ses camarades : " Il m'a fait du bien comme s'il m'avait donné à boire : ses accords me désaltèrent comme un verre d'eau dans la fièvre.

Une autre fois, Georges, assis sous un berceau de charmie du jardin, se culait dans son esprit le temps qu'il faisait à Amédée et à M. Gervais pour amener Marie à sa mère, quand deux voix de femmes vinrent le tirer de sa rêverie. A travers les branches de charme, il vit que c'étaient deux des aliénées, qu'une religieuse suivait de loin. L'une pleurait amèrement, et l'autre, que Georges reconnut tout de suite pour la mère de Marie, cherchait à la consoler. Elle disait :

" Vous, vous savez où est votre enfant !... Quand les petits anges de la bonne Vierge sont venus l'enlever de son berceau, ils vous ont dit que c'était au paradis qu'ils l'emportaient. Vous savez qu'il est là, et quand il est parti avec les chérubins, votre fils n'avait connu que le lait de votre sein, que l'étreinte de vos caresses et que les baisers de votre bouche !... pauvre petit cher, il n'a eu que le miel de la vie... Mais mon enfant à moi, ma gentille Marie, qu'est-elle devenue !... Peut-être elle a grandi pour souffrir !... peut-être personne n'est-il venu à la pierre de Clisson !... peut-être y est-elle morte de faim ! et le son de sa mère lui aura manqué !... "

A ces mots, celle qui consolait se mit à fondre en larmes, et Georges n'entendit plus que des sanglots confondus ensemble, comme ceux des ruisseaux qui coulent après avoir mêlé leurs ondes.

Oh ! pour le jeune de Montmaur comme le temps se traînait lentement ! comme Georges accusait les heures et les jours de n'être pas plus rapides !

Enfin, un dimanche matin, une voiture de poste arriva à la Croix-Verte. M. de Montmaur y était avec Marie, Amédée et M. Gervais. En voyant son père, Georges courut se jeter dans ses bras, puis en se trouvant auprès de Marie, au lieu de lui parler d'elle, il lui parla de sa mère et lui répéta plusieurs fois : " *Le bon curé est plein d'espoir... elle est calme... nous n'avons qu'une chose dont il faille la défendre, c'est de trop de bonheur.*

— Ce bonheur, répondit Marie, c'est à vous qu'elle et moi le devons, Georges ; M. Gervais et Amédée m'ont tout dit... " Et en prononçant ces paroles, la jeune et gracieuse fille tendit la main à Georges qu'elle aimait comme un frère.

" Mon enfant, dit M. de Montmaur à Marie, vous allez rester ici avec votre femme de chambre ; nous, après avoir recueilli un peu la poussière de la route, nous allons nous rendre auprès du curé, de qui nous attendons tant de bonheur.

— Oh ! bon père, menez-moi avec vous... Je le verrai peut-être...

— Et vous ne serez point assez forte pour vous contenir.

— Je vous réponds de moi... Georges, voulez-vous en répondre aussi ?

— Non, par cette fois ; si vous le voyiez, elle fait tant de peine ! on devine, malgré sa beauté, qu'elle a tant souffert !

— Elle est donc belle, ma mère ? demanda avec orgueil la fille de la folle.

— Vous lui ressemblez, Marie... Croyez-nous, remettez à ce soir à venir à l'hospice ; vous assisterez à la prière du soir... c'est celle que votre mère aime le plus. Elle s'est liée d'amitié avec une autre mère qui a aussi perdu son enfant : toutes les deux ont une grande dévotion à cette divine Vierge qui a retrouvé son fils dans le temple ; et quelquefois la religieuse qui est chargée de veiller sur elles leur permet de demeurer après les autres dans la chapelle. Peut-être ce soir, cette permission lui sera-t-elle accordée, et d'une tribune vous verrez et vous entendrez tout... C'est alors que sa tendresse se révèle.

— Pauvre mère !... Jeme résigne, j'attendrai jusqu'à ce soir."

M. de Montmaur, M. Gervais et les deux jeunes gens se rendirent à l'église, et après la grand'messe firent leur visite au curé ; il leur confirma ce que leur avait dit Georges, l'état de calme de la malade. On lui demanda la permission d'amener le soir Marie, qui avait grande impatience d'apercevoir sa mère. Il céda à ce désir, à condition de beaucoup de prudence.

Le soir vint... Je ne chercherai pas à peindre l'émotion de cette fille de seize ans, qui allait pour la première fois connaître sa mère !... pour elle, depuis tant d'années, cette mère avait été comme morte, avait été comme si la pierre de la tombe était déjà retombée sur elle !... ç'allait être comme une résurrection !... La jeune fille sentait bien quelle aimait de toutes les forces de son âme la mère que Dieu lui rendait ; mais cette séparation, cette haute et épaisse muraille que l'aliénation avait élevée entre la mère et l'enfant, allait-elle être si bien renversée, que la fille retrouverait toute sa mère, sa mère avec son esprit, son amour et son cœur ? Marie ne voulait qu'espérer, mais à présent que l'heure de l'épreuve approchait, le doute et la crainte se glissaient dans l'âme de la pauvre enfant... Georges aussi, qui avait été depuis quinze jours si rayonnant d'espérance, n'en avait plus autant.

L'autel du petit oratoire des aliénés était plus paré que de coutume, la lampe brûlait d'une flamme plus vive, l'odeur de l'encens parfumait davantage le saint lieu, et dans les vases des crédences, les fleurs avaient toutes été renouvelées.

Déjà la cloche de neuf heures avait sonné ; déjà M. de Montmaur, Marie, Amédée, Georges, l'abbé Gervon et M. Gervais étaient rendus à la tribune voisine. Marie à genoux attendait avec une indicible anxiété, le visage collé contre la gaze... elle regardait... mais continuellement elle était forcée de passer la main sur ses yeux, car des larmes venaient sans cesse les voiler et l'empêcher de voir. Son émotion pouvait elle s'accroître ? elle croyait que non ; mais quand la porte de la chapelle s'ouvrit..., quand les aliénées entrèrent, quand elles passèrent sous la tribune pour se rendre à leur place, Marie sentit son cœur battu si violemment dans sa poitrine, qu'elle crut qu'il allait la briser pour en sortir,

" Asseyez-vous, lui dit bien bas M. de Mont-

maur, vous allez vous trouver mal... passez dans la pièce voisine.

— Tout à l'heure, répondit-elle, je veux la reconnaître... C'est celle-là ! n'est-ce pas, Georges ?

— Oui.

— Celle qui a mis des fleurs dans ses cheveux, celle dont la physionomie est si douce, si gracieuse et si triste !...

— Oui.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! je me meurs... mais c'est de joie."

Di-ant ces mots, Marie s'affaissa et tomba sur le coussin placé devant l'ouverture de la tribune. A peine fut-elle transportée dans l'arrière-tribune qu'elle revint à elle ; et ce fut en vain que l'on voulut l'empêcher de rentrer et de s'agenouiller de nouveau auprès du fidèle vert. L'orgue soupirait alors les notes les plus sensibles et les plus suaves ; cette harmonie ressemblait tant à la voix de la prière, que ceux qui étaient là ne prononçaient plus aucune parole... Ils laissaient aller leurs vœux, leurs pensées, que cette musique emportait à Dieu.

A travers le double voile, Marie voyait toujours la femme qui lui avait été désignée comme sa mère ; et ses yeux se détournèrent bien souvent de l'autel pour se porter sur cette femme, qui, par je ne sais quel instinct, regardait continuellement du côté de la tribune. Un frémissement comme elle n'en avait jamais éprouvé prenait à Marie, quand ses yeux rencontraient les yeux de sa mère ; peut-être aussi, à ces instants-là, la pauvre fille tressaillait-elle également ?

Quand on en fut à chanter les Litanies, et que le prêtre prononça ces mots : *Consolatrice des affligés, priez pour nous !* une voix domina celles des autres femmes, et le curé, reconnaissant celle de la mère de Marie, répéta trois fois cette invocation.

Les affligés qui étaient là surent gré au curé de prier trois fois leur patronne ; ont pu s'en convaincre à la manière dont leurs voix répondirent : *Priez pour nous ! priez pour nous !*

Quand l'orgue eut fait silence, quand la prière fut terminée, et que le prêtre eut béni l'assistance, tout le monde se retira ; et ce soir-là, parmi les aliénés, il n'y en eut aucun qui demandât à rester plus longtemps dans la chapelle ; ce qui, ainsi qu'on l'a vu, arrivait quelquefois.

Ce fut un désappointement pour les personnes venues dans la tribune.

(A Continuer.)

LA

## PEAU D'OURS,

SOUVENIRS DES BORDS DE LA SABINE.

(Suite et Fin.)

V.

Six mois après, au commencement de l'été, les trois Canadiens se rendirent au village. Cette fois le planteur ne les attendait point au bord de la rivière, prêt à les arrêter au passage ; des fièvres violentes s'étant déclarées au printemps dans tout le pays, il avait émigré avec sa fille vers les hautes terres.

Beaucoup de familles étaient aliénés, à leur exemple, s'établir dans les bois, afin de s'échapper aux influences malfaisantes qui désolaient les plantations. Il faisait une chaleur accablante ; les Canadiens ramenaient le plus près possible du rivage, afin de tenir à l'ombre des grands arbres. Arrivés au quai du village, ils y amarrèrent leur voiture, — on appelait ainsi les bateaux dans ce pays, où l'on ne connaissait point d'autre route que les fleuves, — et s'occupèrent au plus vite de régler leurs affaires. Ils avaient hâte de retourner à leur case ; mais comment sortir des magasins où l'on trouve tout, des miroirs et de la poudre, des boutons et des cordes à violon, des soieries et des peaux de buffle, des verroteries et des chapeaux, où l'on verse le grog à discrétion, où l'on place devant l'acheteur une caisse d'excellents cigares en l'invitant à y puiser sans relâche ? Et puis il fallait causer : les voisins, les concurrents mêmes venaient prendre part à la conversation aussi bien qu'aux rafraîchissements. Le soleil se couchait, que les canadiens n'avaient rien terminé encore, et ne seraient plus au juste ce qu'ils étaient venus acheter.

Antoine parlait peu, et ces flâneries ne l'amusaient pas long-temps. Il pressait donc son père de partir, quand un tourbillon de poussière qui s'élevait à l'horizon et un grand bruit de chariots attirèrent l'attention des habitans du village. On sortit des tavernes et des magasins pour voir defiler le convoi qui venait du Mexique ; les bœufs haletans traînaient d'un pas lent et fatigué les lourdes charrettes qui se rangèrent le long de la rivière. Tandis que le chef de la troupe cherchait un emplacement favorable pour y décharger ses balles de coton et ses ballots de pelletterie, les négocians l'entouraient en lui faisant mille prévenances, impatients d'entrer en marché avec lui. Les bouviers, — les engagés, comme on le appelait d'après un vieux mot emprunté à la langue de filibustiers, — appuyés d'une main sur leurs longs aiguillons, de l'autre sur la corne de leurs bœufs, attendaient qu'on leur donnât le signal de déceler. C'étaient de grands hommes hâlés, au teint couleur de poussière, vêtus de peau de daim des pieds à la tête. Ils parlaient un peu l'espagnol, mal l'anglais, très mal le français, et parfaitement la langue des sauvages, ce qui n'empêchait pas les créoles de les comprendre. Bientôt même on apprit d'eux que les Comanches, les plus redoutés d'entre les Indiens de la Prairie, avaient étendu leurs incursions dans les plaines du Texas, entre Nagadoches et Santa-Fé, et semblaient vouloir pousser leur marche jusqu'à la Sabine.

La frontière étant assez mal gardée du côté des provinces mexicaines, cette nouvelle ne laissa pas que de causer une certaine inquiétude parmi les colons. Les jeunes gens riaient de ces appréhensions qu'ils traitaient de chimériques ; les vieillards, évoquant d'anciens souvenirs, inclinaient à croire que les Indiens viendraient faire le coup de main, comme ils disaient dans leur naïf langage. Bien que ses fils ne fussent nullement émus de cette rumeur, le vieux Faustin partageait l'opinion des gens de son âge, et il partit dans un état d'agitation que des symptômes de fièvre rendaient assez alarmant. Peu à peu cependant l'aspect des bois lui rendit sa sérénité accoutumée, et, quand il rentra dans sa cabane, escorté de ses deux grands fils pleins de jeunesse et de confiance, il ne put s'empêcher de s'écrier en promenant autour de lui des regards satisfaits : — Oh ! mes garçons, que nous sommes bien ici !

Quelques jours se passèrent sans que rien vint confirmer la nouvelle apportée par les Mexicains ; puis tout à coup, un matin, les habitants du village, qui dorment d'un sommeil paisible, furent éveillés par une bruyante fusillade. En un instant, la milice se réunit bien armée sous la conduite de ses officiers et prête à recevoir l'ennemi. L'alarme se répandit bientôt dans tout le canton ; on courait avertir ses voisins d'une maison à l'autre. Chacun cherchait à fuir ; ceux-ci disaient qu'il fallait se retirer dans les hautes terres, ceux-là proposaient de descendre vers le village pour prêter main-forte aux habitants menacés. Chaque planteur craignait un mouvement parmi ses noirs, chaque petit blanc voyait déjà ses maïs arrachés et ses plants de tabac foulés aux pieds ; les malades, et il y en avait un grand nombre, demandaient avec de cris et des larmes qu'on ne les abandonnât pas à la fureur des sauvages. La cause de cette panique était l'arrivée d'une horde de peaux rouges qui venaient traiter de la vente de ses terres avec l'espèce de diplomate qu'on appelait l'agent des Indiens. Cet agent avait pour mission de distribuer chaque année aux chefs des tribus voisines les présents un peu mesquins que leur envoyait le gouvernement de Washington. Ce n'était point la pourpre que réclamaient ces barbares résoulés sur tous les points, mais de pauvres couvertures de laine et quelques colifichets. Cette fois il s'agissait de préparer l'acte de cession de leur territoire, et, dans cette occasion solennelle, ils se présentaient en nombre, barboulés de la façon la plus extravagante. Par les coups de fusil qui avaient alarmés la population, ils voulaient donner une idée de leur puissance. Cette *fantasia*, accompagnée de hurlemens féroces qu'exécutaient une centaine de guerriers couverts de peaux de bêtes et ornés de plumes flottantes, ressemblait à une attaque mieux qu'au prologue d'un traité de paix. Quiconque a vu le spectacle d'une de ces marches triomphantes et grotesques, où les haches, les couteaux et les lances brillent au soleil, où les chevelures des vaincus servent de trophées aux vainqueurs, comprendra sans peine qu'un Indien armé en guerre et sortant de la forêt est un croquemitaine capable d'effrayer non-seulement des enfans, mais encore des hommes faits.

A tout hasard, les miliciens restèrent sous les armes, et personne ne se mit en campagne pour aller, à travers le pays, rassurer les colons épouvantés. A la première alerte, le vieux Faustin, dont un nouveau frisson de fièvre altérait le courage, avait pris la fuite et contraint ses deux fils de le suivre. Ceux-ci, voyant leur père malade et tourmenté par une vague de terreur, obéirent à ses injonctions, sans même se demander si ses craintes étaient fondées. Ils lui jetèrent sur le dos la peau d'ours qu'ils avaient apportée de leur excursion aux marais de la Sabine, fermèrent la cabane et partirent avec lui. Le vieillard marchait appuyé sur l'épaule d'Etienne ; Antoine allait en éclairant. Quand ils eurent couru pendant une heure dans la forêt : — Mon père, dit l'aîné, retirez-vous dans la petite île de la rivière Rouge qui est en face de l'endroit où nous cachons notre pirogue. Personne n'ira vous y trouver. — Le vieillard fit un signe de tête, car il était hors d'haleine et ne pouvait répondre. Enfin comme ils approchaient de la rivière, Antoine pria son père de lui permettre d'aller chez le planteur ou au moins de s'informer aux premières habitations de ce qu'il était devenu. — Deux coups de rame, ajoutait-il,

vous mettront à l'abri de tout danger. Notre ami est loin de ses plantations, seul avec sa fille au milieu des bois ; s'il lui arrivait quelque chose....

A peine le grand Canadien avait-il fait quelques pas en s'éloignant de la rivière, qu'il crut entendre un hurlement sinistre. Il s'arrêta pour écouter... Le même cri retentit de nouveau. La carabine au poing, il se glissa dans un fourré et se mit à courir dans la direction du lieu où il venait de laisser le vieillard ; puis il réfléchit que la pirogue l'avait déjà déposé, ainsi que son frère, sur la petite île où personne n'abordait jamais. Après une longue course, il arriva à l'habitation d'été du planteur ; celui-ci se disposait à retourner au milieu de ses champs de coton. Marie, déjà remise d'une frayeur passagère, avait repris son enjouement et sa liberté d'esprit. Elle se moqua un peu des alarmes que le grand Canadien ressentait encore, et, pour le rassurer complètement, elle lui lut une lettre dans laquelle un ami de son père leur racontait tout ce qui venait de se passer au village.

— Je ne sais pas si tout est tranquille en bas de la rivière, répondit Antoine, mais je suis sûr d'avoir entendu ce matin le cri d'un sauvage...

— Ou d'une chouette effrayée, répliqua la jeune fille. Vous vous êtes mis en tête d'avoir peur, et vous n'en démordrez pas d'ici à huit jours. En attendant, accompagnez-nous jusqu'à la maison, et une autre fois, quand il y aura une noce dans le pays, que je ne vous retrouve plus sur les chemins, errant comme un fantôme. Mon Dieu ! que vous étiez bourru ce soir-là ! mais je vous pardonne, parce qu'en accourant vers nous aujourd'hui, vous faites preuve d'un bon cœur, Allons, partons.

— Mademoiselle, répliqua gravement Antoine, vous êtes en sûreté par ici, vous et votre père ; mon père à moi est en péril, je le crois du moins ; de plus, il est malade. Je vous quitte. — Le planteur lui tendit la main, et Antoine s'éloigna après avoir promis de venir bientôt à l'habitation donner des nouvelles du vieux Faustin.

Marchant avec précaution, mais d'un pas rapide, Antoine courut d'abord à la place où il avait laissé son père. Il était nuit ; un silence absolu régnait dans la forêt. Au signal que fit le Canadien en s'avancant au bord de l'eau, de manière à être entendu de ceux qui seraient cachés dans l'île, personne ne répondit. Surpris et inquiet, il chercha la pirogue dans les joncs et ne la trouva pas... Peut-être Etienne avait-il ramené son père à la cabane. Il s'y rendit le plus vite qu'il put ; la fatigue l'accablait, mais il voulait à tout prix éclaircir ce mystère, qui commençait à l'épouvanter. La cabane, dévastée par le feu, ne présentait plus qu'un amas de poutres calcinées. A la vue de ce désastre, le grand Canadien, en proie à des angoisses mortelles, tomba à genoux et se prit à pleurer comme un enfant. Qu'étaient devenus ceux qu'il cherchait ? Vivaient-ils encore ? Se lancer seul à travers les bois qui recélaient un invisible ennemi, c'eût été courir à une mort inutile et certaine. Il lui sembla plus sage de revenir près du planteur, lui demander aide et assistance. Quand il parut sur le seuil de la porte abattu par cette marche forcée, mourant de faim, d'inquiétude et de fatigue, Marie fut près de s'évanouir. Le planteur, en voyant ce grand homme, le visage baigné de larmes, hâve et éperdu, se sentit tout bouleversé. Sans pouvoir s'expliquer la disparition des deux Canadiens, le colon et sa fille comprirent qu'un grand malheur venait d'arriver.

Au lieu de prodiguer à Antoine de vagues consolations, le planteur l'engagea à réparer ses forces en prenant un peu de nourriture et à se reposer pendant quelques instans.—Dans trois heures, lui dit-il, nous serons à cheval, vous et moi ; quatre noirs de confiance nous accompagneront, et, s'il plaît à Dieu, nous trouverons ceux qui manquent à l'appel.

D s que l'aube parut, ils furent sur pied. Ils dirigèrent d'abord leurs recherches dans les environs de la cabane détruite. Les gens qu'ils rencontrèrent en route ou qu'ils allèrent interroger chez eux n'avaient rien vu, rien entendu. Les sauvages, assuraient-ils, ne s'étaient pas plus montrés là qu'ailleurs ; il n'y avait pas une femme, pas un enfant, qui ne fût remis de la panique des jours précédens.

—J'ai pourtant ouï leurs hurlemens, répétait Antoine ; ils ont brûlé notre case. Ah ! les sauvages les sauvages !... ils ont égorgé mon père !

—Et chacun se disait en l'écoutant ; il a perdu la tête, le grand Canadien !

Lorsqu'Antoine, le planteur et les noirs de leur suite se mirent en route pour fouiller le bois, le vieux Faustin et son jeune fils Etienne couraient déjà depuis plus de vingt-quatre heures sans savoir où, poursuivis par les cris sinistres que l'Indien lance dans les airs comme une menace de mort. Depuis les bords de la rivière Rouge qu'ils avaient quittés précipitamment, n'ayant point retrouvé leur pirogue à sa place accoutumée, les deux fugitifs ne cessaient d'entendre par intervalles, à droite, à gauche et surtout derrière eux, cette voix implacable. Frappés d'une terreur mortelle, ils erraient à travers les broussailles, sans avoir le temps de reconnaître leur route. Il semblait qu'un ennemi acharné sur leurs traces les poussait devant lui, comme le vent chasse la feuille morte. Faustin, que la fièvre dévorait, frissonnait sous sa lourde peau d'ours ; Etienne soutenait son père chancelant, et ils marchaient sans oser faire halte pour respirer. Pareil à un vieux cerf aux abois qui sort d'un étang et ne peut plus ranimer ses jambes raidies, le vieillard trébuchait et se heurtait aux racines des arbres ; Etienne, que la faim tourmentait, ne distinguait pas même à travers les branches les fruits sauvages que le soleil faisait mûrir à portée de sa main.

—Mon garçon, disait le vieux Faustin d'une voix éteinte, les vois-tu ?

—Non, mon père ; mais je les entends toujours.

—Ils sont nombreux, n'est-ce pas ? Oh ! si Antoine était avec nous, nous pourrions nous adosser et les attendre de pied ferme...

—Oh ! oui, mon père, il y en a beaucoup. Partout où nous allons, leurs cris retentissent ; ils sont disséminés dans la forêt et donnent la chasse à ceux qui se sauvent comme nous.

Puis ils se regardèrent sans rien dire, effrayés de se voir l'un et l'autre dans un tel état d'accablement. Il ne leur venait pas à la pensée qu'ils eussent à attendre aucun secours du côté des habitations ; ils les croyaient attaquées et livrées au pillage. Cependant on ne les oubliait pas. Antoine, accompagné du planteur, faisait en ce moment même des efforts surhumains pour découvrir quelque indice de leur retraite. Rien ne le décourageait. Quand il vit que les voisins les plus rapprochés ne comprenaient pas même les questions qu'il leur adressait, il résolut de poursuivre ses investigations. Il sup-

plia donc le planteur de l'aider à pousser une reconnaissance jusque sur les bords de la Sabine ; il lui restait une vague espérance qu'Etienne aurait pu chercher un asile aux lieux mêmes où, quelques mois auparavant, ils avaient découvert l'Indien endormi. Les difficultés de la route rendaient le trajet long et difficile ; à l'entrée du marais, il fallut mettre pied à terre et confier les chevaux aux nègres. Antoine cherchait à reconnaître les passages ; il sautait à droite et à gauche, examinant les joncs, sondant la vase mouvante. Tout à coup il s'arrêta : —Entendez-vous ? dit-il à voix basse au planteur qui le suivait.

Celui-ci prêta l'oreille.—C'est le cri d'un Indien, répondit-il ; allons chercher les noirs.

Le hurlement retentissait toujours, strident comme la clameur hideuse du chacal.—Par ici ! criait Antoine ; marchons, marchons, ils sont devant nous. Je tiens la piste... Suivez-moi... Oh ! mon pauvre père !

Ils approchaient rapidement de l'endroit d'où partait ce cri funèbre, qui leur arrivait d'une façon plus distincte. Au moment où Antoine se préparait à faire feu sur l'ennemi qu'il jugeait à sa portée, la voix se tut, et ils entendirent sous les feuilles un bruit semblable à celui que ferait un oiseau en prenant sa volée. Le grand Canadien s'avança sur la pointe du pied vers le petit tertre qu'il était venu chercher... Sa carabine lui échappa des mains ; il se précipita comme un fou sur l'herbe où gisait un homme dans un état complet d'immobilité. Cette fois l'homme qu'il trouvait là avait cessé de vivre, et cet homme était son père. Un peu plus loin, Etienne, étendu à terre, s'accrochait aux racines avec ses mains défaillantes, et cherchait à se blottir sous les broussailles, comme un lièvre blessé qui veut mourir hors de la vue du chasseur. Il respirait à peine ; ses yeux hagards se portèrent avec terreur sur son frère, qu'il ne reconnaissait pas.

—C'est moi, lui dit Antoine en approchant sa bouche de l'oreille du mourant ; c'est moi, n'ais pas peur !... où sont-ils ?

—Par ici, répondit Etienne en allongeant la main autour de lui ; par là, partout ! Notre père est mort de fatigue, de faim et de peur ; je n'en puis plus ! Et il serrait le bras nerveux de son frère avec ce qui lui restait de force.

—Tu n'es pas blessé, Etienne !... ils n'ont pas tiré ?

—Non, non ; j'ai apporté ma carabine jusqu'ici et celle de notre père... Elles sont là, sous l'herbe... Je n'en ai vu qu'un, rien qu'un... celui qui... tu sais, Antoine !... Il est venu tout à l'heure ; mais je ne pouvais plus bouger ! Il a poussé du pied notre père, Antoine, et il a repris sa peau d'ours !...

Le jeune Canadien ne survécut que quelques jours à cette catastrophe. Il mourut avec la conviction que les Indiens avaient fait une invasion dans le pays, et, jusqu'à son dernier soupir, il crut entendre cette voix terrible qui, durant plus de trente-six heures, avait jeté dans l'âme du vieillard et dans la sienne d'incessantes alarmes. Ainsi succombèrent le vieux rameur et son second fils, victime d'une ruse que la frayeur ne leur permit pas même de soupçonner. Après avoir rendu les derniers devoirs à son père et vu son frère expirer entre ses bras, Antoine vint chercher un refuge auprès du planteur. Sa cabane avait été détruite ; d'ailleurs les bois qu'il parcourait auparavant avec bonheur lui rappelaient de trop cruels souvenirs. Il semblait avoir

renonce à la chasse, et se promenait tout le jour dans l'enclos des plantations, vêtu de ses habits du dimanche et coiffé de son feutre gris qu'entourait un grand crêpe noir. Pendant un mois, il demeura ainsi dans l'inaction ; Marie et son père, respectant la douleur de leur hôte, ne lui adressaient la parole qu'autant qu'il paraissait le désirer. Que comptait-il faire ? Personne ne le savait.

— Mon ami, lui dit enfin le planteur, à votre arrivée dans ce pays, je vous ai offert une maison sur mes terres. De tristes événements ont prouvé que mes conseils pouvaient être bons !... Vous voilà seul au monde, restez ici...

Le grand Canadien secoua la tête. — Et où irez-vous ? demanda le planteur.

— Par là, fit Antoine en montrant l'ouest ; par là !... Il me faut les bois, monsieur ;... je mourrais ici !

— Vous ne nous quitterez pas, interrompit Marie ; mon père vous aime trop, ce serait une ingratitude de votre part.

Le grand Canadien baissa les yeux, essuya une larme, et regarda la jeune fille avec un attendrissement inexplicable ; puis, relevant la tête : Il faut que je le trouve, reprit-il d'une voix altérée ; il faut que je les venge ! — Et il disparut ; depuis lors, on n'a plus entendu parler de lui....

Aujourd'hui les défrichements se sont étendus depuis les bords de la rivière Rouge jusqu'à ceux de la Sabine ; mais la cabane habitée jadis par les trois Canadiens n'a jamais été relevée. Les arbres qu'ils avaient plantés ont grandi avec une rapidité surprenante, et forment un frais bosquet où le lilas de Chine, le merisier et les jasmins laissent pendre leurs fleurs au milieu des lianes. J'ai campé un soir dans ce petit enclos transformé en savane ; c'est à que j'ai entendu cette histoire de la bouche d'un vieux créole, chasseur de tortues. Pendant qu'il me la racontait, le moqueur, cet oiseau à la voix flexible et vibrante qui va chercher l'homme jusque dans la solitude pour le charmer et le distraire, ne cessait de voltiger autour de nous ; il battait des ailes et semblait nous fêter par son doux chant, comme si nous eussions été les hôtes de cette pauvre cabane depuis long-temps abandonnée.

TH. PAVIE.

## L'ORDRE SOCIAL.

"C'est la Presse catholique qui est appelée à propager les seules doctrines religieuses et politiques qui sauveront le monde."

QUÉBEC, JEUDI, 12 DECEMBRE, 1850.

### Instruction Publique.

Nous apprenons par le *Journal de Québec* de samedi dernier, que le surintendant de l'éducation pour le Bas-Canada, vient d'adresser aux commissaires et aux autres personnes chargés de donner effet à la loi qui règle l'instruction publique, une série de questions auxquelles il sollicite une réponse.

Nous voyons dans cette démarche de M. Meilleur un vif désir d'obtenir des renseignements sur les obstacles qui entravent le progrès de l'instruction, et des suggestions propres à améliorer la loi actuelle. Certes, nous ne blâmons pas le Dr. Meilleur ; il

faudrait dire qu'il a fait tout ce qu'il pouvait pour faire fonctionner tant bien que mal la loi des écoles ; mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que cette démarche n'aura que peu ou point de résultat satisfaisant.

Le *Journal de Québec* croit que cette circulaire est l'acte du surintendant et non celui du gouvernement. Dans ce cas, c'est sur ce dernier que doit retomber le blâme. Ne devait-il pas à la vue des émeutes, des incendies, des violences commises contre la loi des Ecoles et les officiers chargés de l'exécuter, ne devait-il pas, disons-nous, aussitôt après la dernière session du parlement s'occuper, activement des causes qui ont porté nos habitants des campagnes à des excès naguère inconnus parmi nous ? Ne devait-il pas, soit par une commission spéciale, ou par tout autre mode constitutionnel s'enquérir de ces causes ? Et la législature elle-même ne devait-elle pas prendre connaissance, sans y être sollicitée, des scènes de désordre commises dans certaines localités par suite d'une résistance criminelle à la loi ? Mais loin de là, gouvernement et législature ont également montrée la plus grande indifférence, la plus profonde apathie à l'endroit de l'opposition à la loi des écoles, non seulement pendant l'année qui est sur le point de finir, mais encore pendant les années précédentes. La Chambre d'Assemblée la gardienne, la protectrice née de tous les intérêts du peuple, la promotrice naturelle de tout ce qui peut tendre à l'avancement moral et matériel du pays, s'est rendue coupable d'une négligence coupable au sujet de l'instruction publique. Pendant la dernière session, les journaux annonçaient à tout le pays des actes de brigandage commis contre les maisons d'école ; et cependant qui d'entre tous les honorables membres s'est levé pour appeler l'attention de la Chambre sur les scènes de désordre et de démoralisation qui étouffaient le Canada entier ? Aucun. Quelques-uns au contraire, se sont lâchement rangés sous la bannière des éteignoirs ; voilà tout ce que la chambre a fait à propos de l'instruction publique, alors que les éteignoirs, l'émute, l'incendie et les violences contre les personnes et les propriétés travaillaient de concert à plonger de nouveau le pays sous le régime de l'ignorance.

Et le gouvernement qu'a-t-il fait ? Il s'est borné à nommer des juges de paix pour arrêter les coupables pour amener ces derniers devant les tribunaux pour les faire acquitter par des jurés leurs complices ou leurs fauteurs, et à encourager ainsi par l'assurance, la certitude de l'impunité, la commission de crimes défendus par la loi sous les peines les plus sévères.

Maintenant, voici que bientôt une nouvelle session du parlement va commencer. Va-t-on légiférer d'une manière sérieuse et efficace sur l'instruction publique ? L'administration a-t-elle préparé un projet de loi sur ce sujet ? Nous l'ignorons. Mais il paraîtrait qu'aucune démarche n'a encore été prise, que nous sachions, pour obtenir des amis de l'instruction, des personnes familières avec cet important sujet, les lumières, les informations que l'exécutif et la législature ne possèdent pas. Il arrivera donc que, si la législature est à sa prochaine session, saisie d'un projet de loi sur l'instruction primaire, il arrivera, pensons-nous, que ce projet fait sans les connaissances, les informations, l'expérience nécessaires, sera aussi informe, aussi mal rédigé, aussi inintelligible, aussi défectueux que les lois actuelles et partant inefficace comme elles.

Nous avons eu occasion de demander il y a déjà quelques années, un ministre de l'instruction publique et des surintendants, sinon de comtés ou inoins de districts ; nous sommes donc très aise que le *Journal de Québec* se prononce dans ce sens, et nous espérons que son rédacteur en parlera dans l'Assemblée Législative. Une des principales causes de l'opposition à la loi actuelle est, l'absence de toute surveillance et de tout contrôle médiats et efficaces sur les officiers chargés de la mettre à exécution. Une enquête, nous en sommes persuadé, établirait l'exactitude de cette assertion.

Nous croyons qu'excepté la partie qui a trait à la taxe, toutes les dispositions de cette loi devraient être rappelées pour en substituer d'autres plus claires, plus précises et surtout plus propres à effectuer le progrès de l'instruction populaire.

### Chronique Politique Européenne.

DE LA SEMAINE TERMINÉE LE 23 NOVEMBRE.

(Dépêche télégraphique)

ANGLETERRE.—Le mouvement contre le papias a perdu de son intensité et prend une forme plus distincte.

Une grande réunion anti-papiste a eu lieu à York le 22. On y a adopté une adresse à la Reine, la priant de vouloir maintenir l'intégrité de sa suprême autorité telle qu'établie par la loi.

Lord Charles Russell frère du premier ministre a dénoncé de la manière la plus extravagante, l'agression papale :

FRANCE.—Les séances de l'Assemblée Législative n'offrent rien d'important. Le président a appelé sous les armes 48,000 hommes sur les 75,500 de l'année 1849. Il paraît que le but de cette augmentation de l'armée est de prendre une attitude imposante en face des dispositions révolutionnaires qui se manifestent en Suisse.

ALLEMAGNE.—L'Autriche propose de remettre l'exécution des mesures contre le Holstein et la Hesse jusqu'à ce que le terme du délai ait été fixé par des conférences libres. Une trêve de huit jours a été conclue entre le général Groeben et le prince Taxis, et une ligne de démarcation a été tirée que

CHEMIN DE FER DE QUÉBEC A RICHMOND.—La Corporation en est enfin venu à une conclusion sur cette question qui, depuis plusieurs mois, occupait si vivement l'attention publique. Elle a voté les £100,000 à deux conditions : 1o. qu'il soit fait dans le plus court délai possible, une exploration des diverses lignes proposées ; le conseil de ville se réservant le droit de choisir, après l'exploration, la route que traversera le chemin de fer. 2o. Que le montant des actions privilégiées soit réduit de £25,000 à £20,000.

CONSEILS DE LA REINE.—Sept avocats du Haut-Canada ont été nommés conseils de la reine pour cette partie de la province. Quelques journaux disent que de semblables nominations auront lieu prochainement dans le Bas-Canada.

On lit dans le *Montréal Gazette* :

“ Le Barreau du Haut-Canada commence à ressentir les effets du mode suivi pour relever les senti-

ments et le caractère de ses membres des années dernières, en rendant plus sévères les épreuves d'examen des candidats avant leur admission à l'étude. Plusieurs des membres fripons (*roguish*) ont déjà été traduits devant la cour et sommairement dépouillés de leur robe.

“ Le 23 du mois dernier, deux autres membres de ce corps ont été amenés à justice, l'un se nommant E. H. Hawke, et l'autre R. P. Cooks, pour manœuvres illicites en leur qualité professionnelle. Hawke a été rayé du tableau des procureurs, et Cooks condamné à une amende de £30 et à l'emprisonnement jusqu'à liquidation.

“ Le Barreau de Montréal n'aurait aussi nullement à souffrir d'un sarclage, et il aurait lieu si les personnes qui ont souffert des détournements ou de retention de leur argent, voulaient dénoncer les plantes nuisibles.”—(*Mélanges Religieux.*)

M. PAINCHAUD a donné hier soir sa lecture sur l'éducation de la tendre enfance. L'auditoire était respectable, mais beaucoup moins nombreux qu'aux lectures précédentes, ce qui peut s'attribuer à plusieurs causes à la fois. D'abord la lecture de M. Fiske, inventeur de la biologie, qui avait lieu en même temps, a enlevé à M. Painchaud une bonne partie de ses auditeurs accoutumés ; ensuite, la musique de la société St. Jean-Baptiste n'y était pas, et l'on sait que cette musique est un puissant attrait pour un auditoire canadien ; puis il fallait payer pour être admis, quoique ce ne fut qu'un bagatelle destinée à une œuvre de charité ; enfin le docteur avait prévenu les dames et les demoiselles qu'il parlerait de maillot, de langes, etc. ce qui a sans doute empêché beaucoup d'entre elles d'y assister, quoiqu'il n'ait pas été dit un mot qui dût offenser les oreilles les plus délicates, et que le sujet soit un de ceux qui devraient le plus intéresser les jeunes mères ; quand on pense que le maillot seul, comme il est prouvé par les statistiques, a tué un tiers des enfants venus au monde pendant son règne, sans compter ceux qu'il a estropiés pour la vie.—(*Canadien.*)

CONSTRUCTIONS NAVALS.—Nombre des bâtiments en voie de construction à Québec :

Vaisseaux.	Tonnaux.
Gilmour	3 900
Munn	1 1200
J. H. Oliver	2 1000, 900
J. E. Oliver	2 1000, 600
Parke	2 1200, 1300
Jones	3 900, 900, 600
Nesbit	2 750
Valin	1 800
Lee	3 800, 750, 850
Dubord	2 800, 600
Vaughan	1 1000
Russell	1 600
Cotnam	1 850
Jobin	1 350
T. St Jean	1 750
Baldwin	1 850
E. P. Lee	1 600
A. St. Jean	1 750
Gingras	1 200

30 27,000

Donnant une moyenne de 900 tonneaux, et dont la valeur à £9 du tonneau forme la somme de £243,000.—(*Id.*)

**CHEMIN DE FER DE QUEBEC A RICHMOND.**— Nous apprenons qu'à une assemblée des directeurs de la compagnie du chemin de fer, à laquelle étaient présents MM. H. LeMesurier, au fauteil, l'honorable R. E. Caron, le capitaine Rhodes, Lloyd, Lampson, Angers et Henderson, la résolution suivante a été adoptée :

“ Que les directeurs acceptent volontiers l'offre de la corporation de faire explorer la route par Saint-Nicolas et celle par le Platon aux frais communs de la corporation et de la compagnie.”

M.-E.-P, Mackie a été unanimement élu secrétaire, et M. Lewis Steeper a été choisi d'entre six candidats pour remplir les fonctions de trésorier, la nomination devant être confirmée à la prochaine assemblée du Bureau.— *Canadien.*

✎ Nous prions les personnes à qui nous adressons des comptes, ce jour, de nous en faire tenir le montant sans délai. Nos Agents sont priés de prendre connaissance de notre avis inséré dans la dernière page et de satisfaire à notre juste demande.

## NOUVELLES RELIGIEUSES.

### ANGLETERRE.

Les journaux de Londres, reçus aujourd'hui à Paris, apportent des nouvelles contradictoires et qui nous paraissent mériter fort peu de confiance sur les rapports du Cardinal Wiseman avec le gouvernement anglais. Le “Globe” fait dire à un des “aldermen” de la Cité de Londres que le Ministère a donné à Son Eminence l'ordre de quitter l'Angleterre dans les quarante-huit heures. C'est samedi que l'alderman Challis a communiqué cette nouvelle à un amateur de poursuites judiciaires qui venait en consultation pour savoir s'il lui serait permis de se donner la petite satisfaction de poursuivre l'Archevêque de Westminster “dans l'intérêt général.” Or, aujourd'hui mardi, le Cardinal Wiseman est certainement à Londres, où se font les préparatifs de son installation comme Archevêque de Westminster.

Un autre journal prétend que le Cardinal renonce à publier la brochure qu'il a fait annoncer, tandis que le *Daily-News* nous apprend que, dans la prévision de prochaines poursuites judiciaires, il a choisi pour défenseur M. Peacock, le célèbre avocat de la Reine. Ces contradictions prouvent une seule chose, c'est que les nouvelles du Cardinal intéressent le public et que les journaux tiennent à le lui apprendre. Nous donnons à “l'Etranger” les extraits de journaux auxquels nous faisons allusion.

#### *Univers.*

—Une foule immense se pressait à la chapelle catholique romaine de Saint-Georges, Southwark, où l'on avait espéré voir et entendre le nouveau cardinal-archevêque de Westminster. Il avait été payé même de fortes sommes pour pouvoir entrer dans la chapelle. Le cardinal Wiseman n'a ni officié, ni prêché ; il n'a pas même paru dans la chapelle. C'est le Dr. Doyle qui a fait un sermon ; il a dit que l'église catholique trouverait encore aujourd'hui, s'il en était besoin des hommes disposés à faire le sacrifice de la vie pour elle. Quant à ce prétendu serment terrible exigé par le cardinal Wiseman, je proclame devant Dieu et à la face des hommes que c'est là une insigne fausseté. Son Eminence n'a jamais

prêté de serment semblable. Au reste, vous l'entendrez lui-même dans l'Avent ; il devait être ici aujourd'hui, mais il y a certaines cérémonies et formalités à remplir pour son installation, qui l'empêchent d'officier quant à présent. Dès maintenant, je puis vous dire ce qu'il m'a déclaré lui-même : c'est qu'il n'a jamais prêté le prétendu serment dont on a fait tant de bruit.—Ceux qui nous attaquent avec violence, qui nous traitent d'idolâtres, devraient faire preuve d'un esprit plus chrétien, et montrer plus de charité. Dieu merci, l'Angleterre jouit de la liberté de conscience, et tant que les catholiques ne feront que prêcher la charité et le bon vouloir parmi les hommes, sans transgresser les lois, ils n'auront rien à craindre.—Sans doute un jour pourra venir où il n'y aura plus d'archevêque de Cantorbéry, mais je ne prétends pas dire pour cela que sa disparition sera due à quelque mesure de notre Eglise. Quant aux prétentions de l'archevêque de Westminster au pouvoir et à la grandeur, permettez-moi de vous dire que c'est un homme pauvre et humble, dont le revenu est à peine suffisant pour qu'il puisse soutenir sa position comme évêque d'une Eglise, et dont l'abnégation, en matière temporelle, est certaine. Mes frères, supportons avec patience les injures de ceux qui nous reprochent nos momeries ; patience et résignation. Un jour, rejetés par notre Père céleste, nos ennemis tomberont dans la confusion, et ils auront la douleur de nous voir rangés à la droite de notre juge à tous.—*Times.*

—Le révérend Bolton de New Bersford ayant écrit à l'évêque anglican de Londres pour s'informer s'il entendait par sa dernière instruction défendre la confession et l'absolution, a reçu la réponse suivante :

“ Fulham, 11 novembre 1850.

“ Quand j'ai parlé de la confession auriculaire employée comme moyen de grâce, j'ai supposé que tout le monde comprendrait que je voulais parler de la pratique romaine et non de celle que notre église proclame utile et salutaire. Je suis votre fidèle serviteur. C.-J.-LONDRES.”

On écrit de Londres, en date du 12 :—

“ Vous connaissez les scènes hideuses du 5 novembre ; mais vous ne savez peut-être pas d'une manière précise par qui cela a été organisé. Eh bien ! ça été par l'église officielle, de concert avec les puritains d'Exeter-Hall. Ils se détestent mutuellement, mais c'est égal ; ils ont envoyé leurs gens dans toutes les villes et tous les villages du royaume, et c'est avec leur or qu'on a pu donner au peuple les spectacles édifiants que vous savez. Voilà comme la manifestation a été spontanée dans tout le pays.

“ Si nous avions leur or et leur intolérance sauvage, nous pourrions “ plus facilement ” exciter les mêmes scènes contre les protestants de l'église établie ; car, outre les catholiques, nous aurions les protestants eux-mêmes, fatigués des taxes et des dîmes de l'église officielle, et le plus grand nombre des dissidents se joindraient à nous. Mais mieux vaut cent fois être persécutés, mieux vaut la mort que l'infamie !

“ Il y a quelques jours, on criait et on écrivait : “ A bas le cardinal ! ” aujourd'hui on crie et on écrit : “ A mort le cardinal ! ” Hier un prêtre qu'on prenait pour Mgr Wiseman a été assailli sur Golden-Square par un groupe de furieux, qui ne l'ont lâché qu'après s'être assurés que ce n'était pas le Cardinal.

« Vous savez que le 5 novembre il y a eu force sermons contre le papisme et les papistes. J'en ai entendu un entre autres où l'on nous traitait de païens, d'idolâtres, etc., mais vigoureusement. Le révérend qui parlait est un véritable gentleman, qui avait eu, il y a quelques semaines, avec un de mes amis catholiques, le colloque suivant : « Mais, dites-moi, croyez-vous sincèrement, consciencieusement que nous adorons la sainte Vierge, ou les Saints ou les Croix, etc.?—Non, je ne le crois pas, et je serais sot de le croire.—Mais, alors, pourquoi parler en chaire de la manière dont vous le faites si souvent?—Que voulez-vous, on a toujours ainsi parlé au peuple ; ça lui plaît, ça l'attache à l'église ; il faut continuer.... » Il faut continuer de calomnier de la manière la plus infâme que l'on puisse imaginer ; voilà leur conscience, voilà leur religion !

« Il y a quelques jours, un catholique qu'on prenait pour une autre personne se trouvait avec deux protestants très riches et de bonne famille. L'un d'eux, très animé contre le cardinal, jura qu'il donnerait une prime au premier qui jetterait une pierre à la face de Mgr. Wiseman, et qu'il paierait tous les frais qu'il y aurait à supporter pour les suites de cette affaire.—Je sais qu'il a eu beaucoup d'autres propositions dans le même genre.

« Avant-hier, j'ai vu une demoiselle protestante qui m'a raconté ce qui suit : « Je demeure avec deux tantes ; hier, je les vois revenir de leur église blêmes, pâles comme la mort :

—Oh ! ma tante, ma tante, qu'y a-t-il ? êtes-vous malades ?

—Comment, ma nièce, vous n'y pensez pas ! vous ne savez donc pas que l'inquisition va revenir de Rome ; tous les instruments de torture sont en route, et si toute la nation ne s'oppose pas à leur entrée en Angleterre, avant un mois nous sommes toutes écorchées et brûlées vives !

—Ma tante, ma tante, ce n'est pas possible.

—C'est très vrai, ma nièce ; le ministre nous l'a dit, en nous indiquant les précautions à prendre.

—Ma tante, c'est un Canard.

—Ma nièce, je vois que depuis quelque temps vous tendez au romanisme, et si l'inquisition arrive vous vous ferez papiste, mais pour nous, plutôt mourir que de devenir papistes, etc., etc.»

Voilà un échantillon de ce que les ministres fourrent dans la tête de toutes les femmes, et je suis sûr que les trois quarts d'elles, et surtout les vieilles filles, ne rêvent plus que l'inquisition, les buchers et les tortures ; on croirait, n'est-ce pas ? que ceci est tiré de *Punch* ; et bien ! je vous le garantis vrai à la lettre.

« Le Cardinal est occupé à rédiger une adresse au Parlement qui sera signée par tous les catholiques. Son Eminence va aussi faire paraître une brochure intitulée : « Appel à la raison et aux sentiments du peuple anglais. »

« Je termine en vous disant que nous sommes glorieux, au milieu de nos tribulations, puisque nous sommes trouvés dignes de souffrir toutes sortes d'affronts pour le nom de Jésus.... Priez pour notre persévérance ! »—*Univers*.

### PENSÉES.

\*. Le libéralisme est, vis-à-vis des socialistes et des communistes, exactement dans la position où le docteur se trouve des athées ; il leur a ouvert la route,

il a préparé leurs gîtes, il les a armés et équipés, et il a peur d'eux.

\*. Donner un salaire aux représentants, multiplier sans cesse les fonctions et les fonctionnaires, étendre à tout le domaine de l'administration, et vouloir que tout soit réglementé par l'Etat, c'est faire du socialisme et du communisme comme M. Jourdain faisait de la prose.

\*. Il y a parfois des traits d'esprit chez un sot et des pièces d'or chez un pauvre ; mais on est toujours disposé à croire qu'ils les ont volés, et c'est à qui leur en contestera la possession.

\*. De magnifiques discours éblouissent l'oreille comme de beaux diamants éblouissent la vue ; mais l'éclat des paroles n'empeche pas plus une pensée d'être triviale ou mauvaise que l'éclat des pierreries n'empêche une femme d'être laide.

\*. Parce qu'il est arrivé à de grands caractères de commettre de grandes fautes, une foule de petits hommes se croiront de grands génies en se livrant à de grandes erreurs.

### Les amis du pauvre peuple.

En 1836, le comité central, établi à Bienne, disait dans sa circulaire aux meneurs de sociétés secrètes : « Vous savez les efforts que nous faisons pour gagner les ouvriers : les moyens les plus simples sont ceux qui réussissent le mieux. Il faut exciter leur « soif de jouissances » et leur peindre, sous les couleurs les plus « appropriées à leur ignorance, » la misère qui les ronge.... »

« .... Gagnez les instituteurs primaires, dit plus loin le même « ami du peuple ; » ils seront d'un puissant secours pour cette propagande, mais ils nous manquent sur plusieurs points. Le clergé les combat et les démasque. Donc, guerre à mort au clergé, qui veut tuer notre poule aux œufs d'or. Le clergé, ici comme partout, est notre mortel ennemi. Poursuivons-le donc sans relâche. Une fois cet ennemi abattu, nous aurons vite raison des autres. La surveillance que ces bons magistrats de Suisse exercent sur nous, est peu gênante. »

Une autre fois, c'est le grand maître d'une autre fameuse société secrète de la Jeune-Italie, Magari, qui écrit ceci à ses frères et amis :

« Vous n'enverrez jamais assez de livres, de « petits livres à deux sous, » pour repandre dans les campagnes. Le peuple sait lire, il chante. Donc, beaucoup de petites brochures et de chansons révolutionnaires.... Qu'on tonne contre les rois et les prêtres. Détruisez ces deux mobiles de la vieille société, et vous verrez ce qui restera de ses ruines... »

Magari était bon prophète, nous l'avons vu par qui nous est resté de nos propres ruines depuis 1833.

Un des moyens de propagande le plus recommandé encore et le mieux suivi fut la flatterie. Les rois avaient eu leur courisans, le peuple a les siens.

« N'oubliez pas, dit, un socialiste de la Jeune-Suisse, Pélers B..., à son frère et ami de la Jeune-Allemagne, Ranschemplatt, le 19 février 1836, n'oubliez pas les compliments au peuple. On peut maltraiter, dépouiller, piller un pauvre diable d'ouvrier isolé ; il se laisse faire, car en face d'un homme éclairé, il a peur. En public, et lorsque l'ouvrier s'agglomme avec d'autres, la scène change.

Alors l'agneau qui se laissait tondre devient loup. J'ai déjà fait souvent cette expérience; mais ce loup a encore un petit faible, il n'aime l'encens comme un comédien.

« La flatterie lui monte aux yeux comme elle monte à la tête d'une coquette. Quand on tient ring! ou trente prolétaires de l'atelier ou des champs sous la main, il faut adopter le précepte de Schüller : leur dire des choses qu'ils ne comprennent pas, et qu'on leur explique *ad libitum*, puis sans périphrases leur dire avec un grand air d'enthousiaste conviction qu'ils sont grands, justes, généreux, héroïques, les rois de ce monde et les intelligences de la terre... Le peuple a besoin d'une grosse dose de flatterie. Émoussez votre palais pour parvenir à toucher le sien, et quand les paysans et les ouvriers se croiront un grand homme en perspective, soyez sûr qu'alors vous les conduirez comme un enfant. »

Voilà donc, ô peuple grand, peuple fort, l'estime et le dévoilement sincère de tes courtisans. Pauvre peuple, comme on t'en fait accroire !

Car cette théorie des courtisans du peuple, dont les affiliés italiens, allemands et suisses se communiquent la recette dans les lettres et documents authentiques, reproduits par les auteurs de l'*Histoire du Surderbund*, et du *communisme de la Jeune-Allemagne*, cette théorie est partout la même, elle a été exploitée partout, et toujours avec le même succès passager.

## Avis à nos Abonnées.

Nous invitons pour la **DERNIERE FOIS** nos abonnés retardataires de la ville et des campagnes à payer sans délai, le premier semestre expiré en septembre dernier. MM. les Agents sont priés de vouloir presser le remboursement des sommes dues pour le dernier semestre et nous les faire parvenir au plutôt, et de nous envoyer les noms des abonnés qui n'auront pas payé, afin que nous prenions les mesures nécessaires pour faire payer tous ceux qui doivent à notre journal.

PRIX RÉDUIT.

## Le Calendrier

ECCLESIASTIQUE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC,

POUR L'ANNÉE 1851,

Est maintenant en vente au bureau de l'*Ordre Social*, No. 5, Rue des Jardins, vis-à-vis les Halles du marché de la Haute-Ville. Prix à la Grosse, (12 douzaines,) 20s; à la douzaine, 2s; par copie 6 sous.

On peut se le procurer également en gros et en détail chez M. M. J. O. Crémazie, Haute-Ville, M. Carrier, Basse-Ville, et M. A. Pelletier, Palais.

Aux Trois-Rivières, chez M. A. Larue, marchand.  
Québec, 7 novembre, 1850.

CONDITIONS.

## L'ORDRE SOCIAL

se publie une fois chaque semaine, le JEUDI, en 16 pages grand in-Octavo, double colonne, donnant la matière de plus de 26 volumes ordinaires, pour le minimum abonnement de DIX CHELINS par année pour les abonnés de la Cité de Québec, et de SEPT CHELINS et DEMI pour les abonnés éloignés, afin qu'en payant en sus de leur abonnement les

franchise postale, ils aient le journal au même prix que les citoyens de Québec. On ne reçoit pas d'abonnement pour moins d'une année, payable par semestre, et d'avance. Pour faciliter la classe ouvrière de cette ville, nous recevons le prix des abonnements par 3 mois.

Ceux qui veulent discontinuer sont obligés d'en donner avis un mois avant la fin de l'année, et de payer ce qu'ils doivent.

Toutes les lettres, correspondances, etc., doivent être adressées, (franco de port,) au Bureau du Journal, No. 5, Rue des Jardins, Québec.

Les Messieurs suivants, nommés agent de notre Journal, sont autorisés à recevoir les argents, et à en donner quittance.

### Paroisses d'en Haut.

Montréal, — — —	MM. J. B. Rolland, Libraire.
Trois-Rivières, — — —	A. Larue, écr., March.
Répentigny, — — —	A. Dallaire, Inst.
Sherbrooke, — — —	D. V. St-Cyr, Et. D.
Stanstead, — — —	M. l'abbé Champoux.
Lotbinière, — — —	J. Filteau, écr., N. P.
Nicolet, — — —	Isidore Barthe.
St. Eustache, — — —	Casimir Hamelin.
St. Anne de la Pérade, — — —	Damase Robin.
Berthier, (en haut) — — —	Jos. Elk. Dourville.
St. Pie, — — —	J. F. Couto, écr., N. P.
Yamachiche, — — —	E. Bachand.
Rivière du Loup, (en haut) — — —	J. C. Dumoulin, écr.
St. Grégoire, — — —	J. L. Pichette, lcat.
St. Augustin, (district de Mont.) — — —	G. Bourgeois, écr. M. D.
St. Prosper, — — —	Dr. Mignault, écr.
Rivière David, — — —	Ol. Trudel.
Deschambault, — — —	J. B. Comeau, écr.
Cap-Santé, — — —	Isidore Belleau, Inst.
Pointe aux Trembles, — — —	Elie Rinfret.
St. Foy, — — —	F. X. Larue.
Portneuf, — — —	B. Marquette, Inst.
St. Geneviève de Batiscan, — — —	J. B. Lionnais, Inst.
St. Stanislas, — — —	Dolphice Trudel.
St. Claire, — — —	H. A. Trépanier, Inst.
St. Croix, — — —	Alexis Beaulieu, march.
St. Guillaume d'Upton, — — —	M. Couture, écr. N. P.
	M. l'abbé Desilets.

### Paroisses d'en Bas.

Pointe Lévy, — — —	A. Paquet, Inst.
Baumont, — — —	Chs. Letellier, Inst.
St. Michel, — — —	B. Pouliot, écr. N. P.
St. Thomas, — — —	J. D. Lépine, écr. N. P.
St. Charles, (Rivière Boyer), — — —	Ls. Labrecque, écr. M. D.
St. Gervais, — — —	H. Tanguay, March.
St. Pierre, (Rivière du Sud) — — —	Philippe Verrault,
St. François, ditto, — — —	Philippe Beaulieu,
St. Marie (Beauce), — — —	Frs. Dusseau, écr. M. D.
Islet, — — —	L. Ballentyne, écr. Arp.
St. Anne la Pocatière, — — —	Ls. Moreau, écr. N. P.
St. Roch des Aulnets, — — —	Ls. Tremblay, écr. M. D.
St. Jean Port-Joly, — — —	L. Z. Duval, écr. N. P.
Kamouraska, — — —	T. A. Michaud, écr.
St. Paschal, — — —	H. M. Déchesne, M. D.
Rivière du Loup, — — —	J. B. Pouliot, écr.
Isle-Verte, — — —	H. Roy, écr.
St. Simon, — — —	Chs. Frs. Caron.
St. Denis, — — —	F. Jorre, écr.
Trois-Pistoles, — — —	P. Fournier, écr.
Rivière-Ouelle, — — —	Thos. Bégin, Inst.
Rimouski, — — —	L. Garon, écr.
Cacouna, — — —	J. Beaulieu, écr.
Malbaie, — — —	V. Tremblay, Inst.
Bagotville, (Saguenay,) — — —	Ls. Z. Rousseau, N. P.
Chicoutimi, — — —	T. C. Cascault, écr. grf.
Madawaska, — — —	M. l'abbé Langevin.
Beaufort, — — —	M. l'abbé Bernard.
Château-Richer, — — —	L. C. Le François, écr.
Percé, — — —	M. l'abbé Gingras.
St. Jean, Isle-d'Orléans, — — —	M. Frs. Ferland.

Nous acceptons avec reconnaissance, les services d'un AGENT, pour chaque localité, où il n'y en a pas. Le journal est donné gratis aux AGENTS, qui s'intéressent à propager notre feuille.

IMPRIMÉ et PUBLIÉ pour les PROPRIÉTAIRES, par Stanislas Drapeau, 5, Rue des Jardins.